

To d loc. Legat n° 30

**Les sociétés pastorales du Sénégal face à la sécheresse
1972 - 1973**

Réactions à la crise et degré de rétablissement 2 ans après.
Le cas des Peul du « Galodjina »

Christian SANTOIR
Centre ORSTOM. Dakar.

AVR. 1978
O. R. S. T. O. M.
Collection de Références
B 9078 Geogr.

Résumé

Le nord du Sénégal, comme toute la zone sahélienne, a été touché par la sécheresse de 1972-1973. Les populations peul vivant principalement de leurs troupeaux de bovins, d'ovins et de caprins, ont été particulièrement affectées. Dans le Galodjina, en bordure du fleuve Sénégal, les pertes en bovins s'élevèrent à 60 % des effectifs totaux. Ces pertes ne purent être évitées malgré l'émigration massive des familles vers le sud du pays moins durement éprouvé. Cette remobilisation des Peul fut temporaire et les perturbations durables sur les transhumances furent peu importantes. Les répercussions sur les troupeaux furent plus évidentes ; en 1975, le troupeau bovin est surtout composé de femelles adultes et de jeunes qui assurent un redressement rapide des effectifs. L'exploitation du cheptel bovin est tempérée par une forte exploitation du petit bétail, seule richesse de près de 30 % des familles peul de la région. Malgré une aide dispensée tardivement et irrégulièrement, les Peul du Galodjina ont subi seuls les conséquences de la sécheresse, et ont ainsi démontré l'extrême résistance du système pastoral sahélien qu'ils pratiquent, en même temps que ses faiblesses. Des projets de restructuration globale de l'élevage dans le Ferlo sont à l'étude. Les bouleversements qu'ils impliquent libéreront-ils les populations d'éleveurs des aléas climatiques ?

Summary

The north of Senegal, and the same is true for the entire sahelian region, was hit by the drought of 1972-1973. The peul populations, living principally from their herds of cattle, sheep and goats, were particularly affected. In the Galodjina, along the banks of the Senegal river, the losses in sheep amounted to 60 % of the total number of animals. These losses could not be avoided in spite of the massive emigration of families to the south of the country, which was less severely affected. This dispersion of the Peul was temporary and lasting disturbances in the transhumances were not very significant. The repercussions on the animal herds were more evident ; in 1975, a cattle herd was composed for the most part of adult females and of young animals, which assures a rapid recovery to normal numbers. Cattle livestock raising is tempered by widespread raising of small cattle, the only wealth of about 30 % of the Peul families in the region. In spite of an aid furnished late and irregularly, the Peul of Galodjina supported alone the consequences of the drought and have thus demonstrated the extreme resistance of the sahelian pastoral system which they practice as well as revealed its weaknesses. Plans to reform animal raising methods in the Ferlo are under study. Will the revolutionary changes which they imply free the populations of animal raisers from climatic risks ?

L'année 1972 a marqué au Sénégal, comme dans les autres pays de la zone sahélo-soudanienne, le stade ultime d'une période commencée à la fin des années 60 et caractérisée par une grande irrégularité inter-annuelle des pluies tendant vers une aridité croissante. L'hivernage « raté » de 1972 et la saison très sèche qui s'installa ensuite jusqu'au milieu de 1973 furent une dure épreuve pour la plupart des populations du Sénégal. Celles habitant la partie sahélienne du pays, ainsi que les rives du fleuve Sénégal furent les plus touchées ; la crue du fleuve fut largement déficitaire en 1972 et n'inonda pas les terres cultivables.

La sécheresse dans le Sahel a trouvé son illustration la plus répandue dans le drame vécu par les pasteurs nomades peul et touareg, bien qu'elle ait affligé tout aussi sévèrement les paysans sédentaires. Le pasteur du Niger ou du Mali, face à son troupeau mort de faim, a seul, semble-t-il, retenu l'attention. C'est que l'équilibre vital qui est à la base des sociétés pastorales, est apparu ici dans toute sa fragilité. La terre peut attendre de nouvelles pluies, retrouver sa fécondité un moment perdue, le bétail mort ne produira jamais plus.

Notre propos dans cet article est d'analyser le cas d'autres pasteurs peul, sahéliens eux aussi par les conditions physiques auxquelles ils sont soumis, mais sensiblement différents en réalité par leurs genres de vie, leur évolution dans un espace restreint, le Galodjina, dominé par l'attraction exercée par la vallée d'un grand fleuve (fig. 1). Nous nous efforcerons de présenter ces Peul constituant un groupe peu homogène, avant, pendant et après la crise de 1972-73, et de tirer les leçons que leur exemple inspire.

Les informations utilisées tout au long de ce travail ont été recueillies par nous-même en 1975, dans le cadre d'une étude plus large sur les rapports agro-pastoraux dans la région du Fleuve. L'enquête a couvert près de 150 *gallé* (carrés) répartis dans une dizaine de campements-échantillons, tirés au sort sur la liste des campements peul de l'arrondissement de Mbane.

I.- LE GALODJINA : PRÉSENTATION RÉGIONALE

A. LES CONDITIONS PHYSIQUES GÉNÉRALES

1. **Le relief.** Le Galodjina n'est pas à proprement parler une région physique bien définie. Il ne constitue que l'extrémité N.-O. du Ferlo, immense région occupant tout le centre du Sénégal. Comme le Ferlo, le Galodjina est un pays monotone de dunes fixées, aux formes amollies, dont les alignements sont orientés grossièrement N.-E.-S.-O. Ce système dunaire fossile très désorganisé vient finir au N. contre le lit majeur (le *walo*) du fleuve Sénégal.

Au niveau du Galodjina, ce lit majeur a peu d'ampleur, si ce n'est à l'intérieur des deux méandres que forme le fleuve à Dagana et Guidakar ; les cuvettes inondables (les *coladé*) ne prennent de l'importance que sur la rive droite, en Mauritanie, où le lit du fleuve atteint une dizaine de kilomètres de largeur. A l'O., le long du lac de Guiers, les rives submersibles sont très étroites et n'offrent pas un système de cuvettes et de levées comme dans le walo.

2. Le climat. Le pays, situé entre 16° et 16° 30' de latitude N., connaît un climat de type sahélien, se caractérisant par une courte saison de pluies s'étendant de juin à octobre, saison pendant laquelle les mois d'août et septembre reçoivent plus de 60 % des précipitations annuelles. Le total pluviométrique annuel atteint, en moyenne, sur une période de trente ans, 329,9 mm à Dagana, répartis sur 23 j. Les pluies augmentent graduellement vers le S.

La moyenne des précipitations annuelles est toute théorique et n'a pas grande signification, dans la mesure où le climat souffre d'une grande irrégularité ; irrégularité dans les dates des précipitations ainsi que de leur durée, d'une année à l'autre ; irrégularité inter-annuelle du total pluviométrique : en 1933, il est tombé 795 mm à Dagana, 79,5 mm en 1972. Aucun cycle ne pouvant être décelé valablement, aucune prévision n'est possible.

Les pluies, élément aléatoire par excellence, représentent le facteur physique le plus contraignant pour l'ensemble du pays non submersible (le *diéri*), c'est-à-dire pour 90 % de la région. L'extrême précarité des pluies dans le temps et dans l'espace a des conséquences directes sur la végétation, en ce qui concerne sa densité, sa hauteur, ainsi que sa composition floristique, tous éléments pouvant varier non seulement d'une année à l'autre, mais aussi d'un endroit à l'autre au cours d'une même année. La quantité de pluie tombée n'a qu'une importance secondaire, plus intéressante est la notion de pluie « utile ». La saison utile, telle qu'elle est déterminée par les botanistes¹, commence avec la germination, c'est-à-dire lorsqu'il est tombé environ 60 mm de pluie en 15 j, et se poursuit tant que l'apport est supérieur à 40 mm par mois.

Dans le walo, la pluviométrie passe au second plan, l'humidité étant apportée par la crue du fleuve.

3. La crue. Dans la vallée du fleuve, seule la crue impose son rythme, différent de celui des pluies. Commencant à monter dès le mois de juin à Dagana, le fleuve augmente brusquement son débit en juillet, pour atteindre sa cote maxima (3,31 m)² en octobre, à la fin de l'hivernage. En novembre, la décrue s'amorce, et le niveau des eaux baisse de plus en plus rapidement jusqu'à l'étiage en décembre. Il s'agit là d'un schéma moyen, car les mêmes remarques que pour la pluie peuvent être faites pour la crue, elle aussi très instable. En 1936, la cote maxima atteinte est de 6,36 m, et de 2 m seulement en 1972. La crue ne dépend que des précipitations dans le haut bassin du fleuve, dans le Fouta Djallon, aussi les courbes pluviométriques et limnimétriques sont-elles peu synchrones ; il y a des années avec un bon hivernage et pas de crue, ou vice versa, des années avec une crue et une pluviométrie suffisante à la fois, enfin des années sans crue ni pluie, et ce sont les sécheresses de 1941-42, 1972-73...

4. La végétation. Le Galodjina est dans sa majeure partie, le *diéri*, recouvert par une savane arbustive ; la végétation en est très sommaire et ne compte qu'un petit nombre d'espèces. Le tapis her-

1. J.C. BILLE. *Graines et diaspores des plantes herbacées. Production et dynamique.* ORSTOM, 1973, Dakar, 54 p., ronéot.
2. En altitude absolue, cote I.G.N.

bacé est composé principalement de plantes annuelles, essentiellement des graminées (*Schoenefeldia gracilis*, *Aristida mutabilis*, *Cenchrus...*). Quant à la végétation arbustive, une dizaine d'espèces tout au plus, forment l'essentiel des populations : *Acacia raddiana*, *Balanites aegyptiaca*, *Acacia senegal*, *Boscia senegalensis* avec apparition dans la partie sud de la région, la plus arrosée, de *Guiera senegalensis*, *Combretum glutinosum*, *Sclerocarya birrea*. Toutes ces espèces arbustives viennent, au cours de l'année, compenser grâce à leurs feuilles, fruits, gousses, la déficience des pâturages herbacés.

Les espèces herbacées et arbustives du Galodjina sont communes à toute la zone sahéenne ; sélectionnées par des conditions climatiques extrêmes, elles possèdent une remarquable résistance à la sécheresse. Venant renforcer cette sélection naturelle, l'action de l'homme, par le feu, la hache ou le coupe-coupe, est responsable du développement de certains faciès, comme ceux à *Balanites* et à *Guiera*, que l'on rencontre dans certaines zones anciennement défrichées.

Le walo possède une végétation différente, dont le verdoisement contraste en saison sèche avec l'aridité du diéri. Selon les unités morphologiques du lit majeur, on rencontre divers peuplement : *Acacia nilotica* dans les cuvettes de décantation, *Vetiveria nigritana* et *Oryza barthii* dans les parties moins souvent inondées, qui constituent de bons pâturages de saison sèche. Les rives du lac de Guiers sont principalement peuplées de vétiveraies, de bourgou (*Echinochloa stagnina*) et d'une typhaie (*Typha australis*) bien développée.

5. L'eau. Dans le Galodjina, comme partout dans le Ferlo, l'eau est un élément fondamental. Si, sur les marges de la région, la présence du fleuve, du lac de Guiers, assure aux populations riveraines ainsi qu'aux troupeaux, un ravitaillement permanent en eau, il n'en est pas de même du diéri.

Dans le diéri, la disponibilité en eau varie selon les saisons. Si l'hivernage a été pluvieux, le pays se couvre littéralement de petites mares (*vendou*) qui occupent chaque dépression interdu-naire. Ces mares durent jusqu'en novembre, décembre, selon leur importance.

En saison sèche, les eaux de surface disparaissent, et les puits prennent le relais des mares. Ces puits, creusés dans le diéri entre 1920 et 1956, vont chercher l'eau à 50,80 m de profondeur. Leur faible débit, ajouté au travail pénible d'exhaure limite leur emploi ; seul s'y abreuve le petit bétail, les veaux. En réalité, les forages hydrauliques profonds assurent l'essentiel de l'abreuvement des troupeaux séjournant dans le diéré. Pour la région, il existe d'autres forages, distants de 20 km : Niassante construit en 1968 et Mbar Toubab, plus au sud, construit en 1954. Il faut aussi mentionner d'autres forages extérieurs au Galodjina, mais fréquentés par certains troupeaux, comme Tatqui à l'est (1954), Bouteyni (1968), Vido Tiengoli au sud-est ; tous ces forages sont distants de 25 km, tout au plus, les uns des autres.

B. LES HOMMES

Plus que par ses caractères physiques qui sont communs avec toute la partie du Ferlo bordant la vallée du fleuve, le Galodjina se distingue par son peuplement ; c'est en effet la seule région à l'est du lac de Guiers, peuplée principalement par des paysans wolof. C'est cette particularité qui a orienté notre choix vers le Galodjina pour servir de base à l'enquête sur les rapports agro-pastoraux dans la vallée ; plus en amont, la vallée est occupée par des paysans toucouleur et soninké.

En 1972, la population rurale se composait de 9 000 Wolof, 6 000 Peul et 750 Maures (fig. 1). Les Wolof se répartissaient dans une trentaine de villages situés en bordure du walo, sur la rive orientale du lac de Guiers, et dans le diéri. La mise en place du peuplement wolof est très ancienne et s'est effectuée dans le cadre du royaume du Walo qui s'étendait sur tout le delta du fleuve ainsi que dans la vallée, jusqu'à Ndierba, et comprenait également la rive orientale du lac de Guiers. Les villages wolof du diéri ont été fondés entre 1920 et 1956, par des paysans venant du lac ou de la vallée du Ferlo plus au sud. L'économie des villages wolof varie suivant leur site ; double culture du mil (sous pluie et en culture de décrue), pêche pour les villages au bord du walo ; pêche et culture du mil pour les villages de la rive du lac ; culture du mil et de l'arachide pour les villages du diéri. Tous ces villages possèdent de petits troupeaux d'ovins et de caprins et quelques bovins confiés à des bergers peul.

Le groupe peul est dispersé dans toute la région en une multitude de petits campements (87 exactement). La fréquentation de la région par les Peul est également très ancienne, contemporaine des Wolof, mais leur installation véritable est plus récente et coïncide avec la fixation des chefferies par l'autorité coloniale à proximité des postes de Dagana et de Richard Toll, comme à Galodjina, Meri, Pate Badio...

Tous les Peul du Galodjina, à l'exception des Ourourbé, sont issus de la grande tribu des Wodabé ; les fractions principales sont : les Sovonabé se divisant en Sovonabé Botol et Bouioigne, les Soumanabé d'où seraient issus les Armanabé, les Diassarnabé. Toutes ces fractions sont regroupées sous le vocable de Foulbé walwalbé ou Peul walo, à cause de leurs aires de transhumances proches de la vallée où certains cultivent les terres de décrue. Les autres Peul, Bissinabé, Pampinabé, originaires du sud, ainsi que les autres petites fractions : Dokhalnabé, Sobolnabé, Dialbanabé, Badjinkobé, vivent principalement de leur élevage ; ce sont les Foulbé diédiérbé ou Peul diéri, que l'on rencontre jusqu'au Dyolof au sud, et autour des forages de Tatki à l'est.

Le dernier groupe humain est le groupe maure. Il s'agit de Maures noirs (*haratine*) venus s'installer dans la région à l'époque coloniale après avoir mis le fleuve entre eux et leurs anciens maîtres. On les trouve dispersés dans le diéri, autour de puits dont certains ont été creusés par eux. Ils mènent un genre de vie intermédiaire entre les paysans wolof et les pasteurs peul. Vivant dans des campements fixes (les *gadé*), ils cultivent le mil dans de grands champs enclos à la façon peul ; leur élevage est plus important que celui des Wolof, mais porte principalement sur le petit bétail.

Jusqu'à une date très récente, c'est-à-dire jusqu'à la mise en place des aménagements hydro-agricoles dans la vallée, ces populations se livraient à une agriculture et à un élevage d'auto-subsistance traditionnels, complétés néanmoins chez les Wolof, par une forte émigration vers les villes.

La densité humaine générale du Galodjina est assez faible (7,4 hab./km²), mais varie sensiblement selon les endroits ; près de la moitié de la population habite à la périphérie de la région, à proximité des terres inondables, les plus fertiles. En outre, l'exploitation du walo, de même que les transhumances pastorales, déterminent une mobilité saisonnière qui fait varier sensiblement la charge humaine tout au long de l'année sur l'ensemble de la région, avec des densités maxima en hivernage et minima en saison sèche.

L'opposition physique et humaine fondamentale entre le centre et la périphérie de la région se retrouve au niveau des infrastructures.

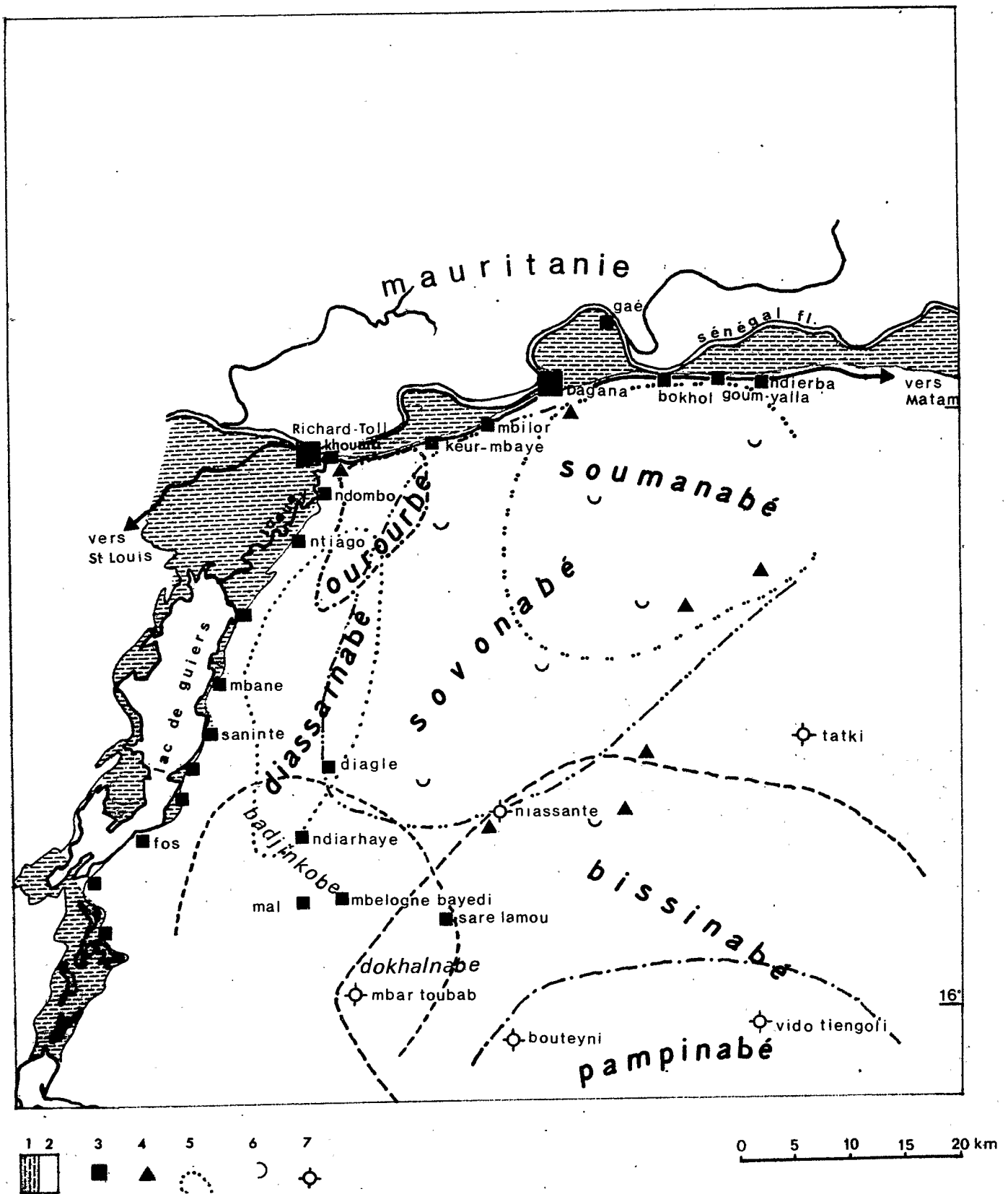


Fig. 1.— Le Galodjina (peuplement)

1. Walo.— 2. Diéri.— 3. Village wolof.— 4. Village maure.— 5. Aire de transhumance en hivernage.— 6. Puits.— 7. Forage.

C. LES INFRASTRUCTURES RÉGIONALES : MARCHÉS, EQUIPEMENT

Malgré la présence de populations aux ressources complémentaires, les échanges n'apparaissent pas très actifs dans la région, comme en témoigne l'absence de gros marchés.

Si l'on excepte les petits marchés quotidiens qui se tiennent dans les villages wolof où les Peul viennent échanger le lait contre le mil, seuls Dagana et Richard Toll ont des marchés quotidiens de quelque importance. Ces petites agglomérations urbaines (respectivement, 9 000 et 3 000 hab.), avec leurs populations de fonctionnaires, d'étrangers, leurs boutiques bien approvisionnées, polarisent l'activité commerciale de toute la région. C'est là que se font les gros achats de mil, de produits importés : sucre, huile, thé, tissus ; la fonction d'échange (lait-mil principalement) est secondaire, et n'intéresse que les environs immédiats.

Le marché au bétail de Dagana est peu fréquenté, et concurrencé par les petits marchés de brousse comme Niassante ; en fait, la grande partie des animaux collectés dans les campements par les dioulas et les tefenkés sont acheminés vers les marchés de Louga, Dara, Tiamene, plus proches des villes.

Situés au bord de l'axe routier goudronné Dakar-Saint-Louis-Matam, Dagana et Richard Toll ont des vocations différentes : Richard Toll a toujours été une station d'essais, un centre agro-industriel où l'on peut trouver de petits emplois temporaires. Dagana, ancienne « escale » du bas-fleuve, a échangé sa fonction commerciale du temps de la « traite » contre une fonction plus administrative ; siège de la préfecture, des principaux services : Agriculture, Elevage, Eaux et Forêts, Dagana abrite également les bureaux de l'arrondissement de Mbane.

Pour ce qui est de l'équipement social, c'est encore Dagana qui dispose de l'essentiel avec une maternité, un collège d'enseignement général, trois écoles primaires. Les villages wolof, le long du walo, possèdent chacun une école primaire incomplète. Dans le reste de la région, on ne compte que trois écoles primaires dans les villages wolof du diéri ; Mbane, chef-lieu d'arrondissement, possède un centre d'expansion rurale, un dispensaire et une école.

L'influence des deux principales agglomérations du Galodjina est favorisée par un réseau dense de pistes et de pare-feux, facilement praticables par les automobiles en saison sèche. L'axe de communication principal, la route Saint-Louis-Matam, est totalement excentrique, et ne dessert que les gros villages wolof qu'elle traverse. Juste au sud de cet axe, c'est le *ladde*, la brousse vide où aucune voiture ne passe, et où les charrettes sont rares...

Ainsi, le Galodjina apparaît comme une région dominée par l'opposition walo-diéri. Chaque milieu est exploité d'une façon particulière par une population qui lui est propre. Mais seul, le groupe peul échappe au compartimentage de l'espace et exploite toutes les possibilités offertes par la complémentarité de ces deux milieux.

II. — AVANT LA SÉCHERESSE : UNE PÉRIODE STABLE

L'exploitation du Galodjina par les Peul repose principalement sur un élevage extensif, et plus accessoirement, sur une culture céréalière de diéri ou de walo. Ce mode d'exploitation agropastoral est particulièrement sensible aux aléas d'un milieu fragile et incertain, ainsi qu'aux contraintes humaines représentées par la présence de paysans sédentaires sur les terrains de par-

cours. La réaction des Peul aux modifications de leur environnement est une mobilité variable dans le temps et dans l'espace, permettant des réajustements aux nouvelles conditions physiques ou humaines prévalant.

A. LES PEUL ET L'UTILISATION DE L'ESPACE

1. **En hivernage.** En cette saison, il n'y a pas de famille peul qui ne cultive près de son campement. Dans le nord, au bord du fleuve, les cultures pratiquées sont à base de « béref » (*Citrullus vulgaris*) ; dans le sud, plus arrosé, de petit mil... Ces cultures très aléatoires, demandent peu de travail, d'autant que la fumure animale permet de cultiver plusieurs années au même emplacement³ ; le principal effort consiste à réparer les haies d'épineux, à sarcler, à surveiller les champs. Les surfaces sont faibles et correspondent à la faible main-d'œuvre disponible des gallé peul. Les champs d'un même campement sont le plus souvent regroupés à l'intérieur d'un vaste enclos, le *colengal*, pour faciliter l'entraide. Le rapport problématique de ces cultures, tentées chaque année, ne permet de couvrir qu'une faible fraction des besoins familiaux, environ deux ou trois mois de consommation, rarement plus. En réalité, le Peul compte peu, avec quelques raisons, sur cette ressource, d'autant que l'élevage connaît à cette saison une période faste.

A proximité des campements, les troupeaux trouvent dans le diéri des pâturages suffisamment abondants pour assurer leur entretien tout au long de l'hivernage. L'abreuvement se fait aux mares et les mouvements sont réduits au maximum. Cependant, cette facilité d'entretien du cheptel est compensée, pour les campements proches des villages wolof, par l'existence de nombreux conflits « endémiques ». Ces conflits, parfois violents, trouvent leur origine dans les différences existant entre les systèmes de cultures wolof et peul. Les champs wolof, non fumés, se déplacent plus rapidement, surtout les champs d'arachide entourant les villages wolof du diéri. Cette nécessité de déplacer les champs chaque année interdit aux paysans toute édification de clôtures, ce qui entraîne d'inévitables déprédations de la part des troupeaux peul, en complète liberté le jour ; la nuit, en effet, les bovins sont enfermés dans de vastes enclos près des campements. En outre, les champs wolof rattrapent continuellement les campements installés à la périphérie des terroirs. C'est ainsi que pour éviter l'encerclement, certains gallé de Mbelogne Bayedi, ou de Sare Lamou ont dû s'éloigner vers l'est et se réfugier dans la réserve sylvo-pastorale de Sare Lamou où les défrichements sont interdits.

Dans le diéri, l'avance des paysans wolof⁴ et l'agrandissement de leurs cultures restent cependant limités par le caractère marginal de toute culture sous pluie à cette latitude. Les villages wolof du diéri ne disposant pas de terres dans le walo ont des ressources extrêmement faibles ; l'émigration tant masculine que féminine, contribue à freiner l'expansion de la population. Depuis 1960, seul, Diagle a accru sa population, les autres villages du diéri ayant une population stagnante ou décroissante ; entre 1960 et 1971, la population de ces villages est passée de 2 044 à 2 040 hab. (recensements administratifs).

Pour les villages wolof en bordure du walo tels que Keur Mbaye, Mbilor, Bokhol, les cultures d'hivernage ne représentent qu'un appoint des cultures de walo, de loin, les plus rentables. Là également, les Wolof progressent très lentement dans le diéri ; de 1960 à 1971, les villages wolof

3. Près du fleuve cependant, vu la faiblesse des précipitations, la fumure est peu pratiquée car de peu d'effets ; les champs peul sont installés dans les dépressions sablo-argileuses, plus fertiles.

4. La création de ces villages wolof à partir du lac de Guiers aurait pour cause la prolifération des oiseaux et des moustiques sur les rives du lac, à la suite de la fermeture, par un barrage, de l'exutoire menant au fleuve ; l'eau salée ne remontant plus dans le lac en saison sèche, les herbes et les typhaies se sont rapidement développées.

proches du walo ont vu leur population passer de 4 700 à environ 4 000 hab. Ces villages souffrent, encore plus que ceux du diéri d'une émigration très forte. Dans le même temps, la population peut augmenter de 10 % environ, de 5 400 à 6 000 hab. Les conflits en hivernage sont très localisés, comme à Bokhol, village situé à un endroit où le fleuve vient directement au contact du diéri, ce qui est en fait l'un des points d'abreuvement les plus fréquentés du bas-fleuve, en hivernage comme en saison sèche.

2. **En saison sèche.** Le diéri n'est exploité que par les troupeaux. Cette exploitation se fait rarement sous la conduite de l'homme, à l'exception du petit bétail gardé par les enfants. L'abreuvement est plus difficile et nécessite un déplacement des troupeaux tous les deux jours vers les forages, éloignés de 10-15 km des campements ; mais les troupeaux séjournant dans le diéri en saison sèche connaissent parfaitement les chemins qui y conduisent.

Plus qu'un problème d'eau, le fait marquant de cette période est un problème d'alimentation du bétail. Sans tenir compte d'hivernages secs, ou des feux de brousse, fréquents après un bon hivernage, les pâturages sahéliens de la région, en année « normale », ont des possibilités restreintes et ne permettent pas à la totalité du cheptel qu'ils supportent en hivernage de subsister jusqu'au retour des pluies.

Selon une étude agrostologique des pâturages du Nord-Ferlo⁵, les pâturages exploitables toute l'année peuvent supporter une charge de 1,5 UBT/ha en hivernage⁶, alors qu'en saison sèche, cette charge n'est que de 0,15 à 0,20 UBT/ha, soit dix fois moins importante.

En 1970, selon les estimations du service de l'Elevage, la région possédait un cheptel de 117 000 bovins et caprins⁷, soit 95 000 UBT. Or sa charge théorique maximale, selon les normes ci-dessus énoncées, ne serait que de 42 600 UBT, c'est-à-dire que la région ne pourrait nourrir que 45 % des animaux qui y séjournent habituellement en hivernage. Ce calcul ne tient pas compte de l'apport du pâturage aérien, si précieux en saison sèche, ni des pâturages du walo et du lac de Guiers, capables de supporter une charge élevée ; compte tenu de ces pâturages, les possibilités de la région doivent être plus élevées.

Depuis 1960, toujours selon les mêmes sources, les effectifs bovins n'auraient pas sensiblement évolué (1960 : 100 000 bovins), après être passés par un maximum de 168 000 bovins en 1962-63. Il serait néanmoins délicat de conclure que la région a fait, dans les années 60, le « plein » d'animaux et que la charge pastorale a atteint les limites des possibilités des pâturages ; l'imprécision des seules statistiques disponibles concernant les effectifs du cheptel ne le permet pas. Les agrostologues estiment cependant que les pâturages sont surchargés, surtout quand les pluies de l'hivernage précédent ont été insuffisantes.

Quoiqu'il en soit, en saison sèche, un rééquilibrage de la charge pastorale est nécessaire ; à partir du mois d'octobre, certains campements peuvent se remobiliser, et se diriger vers le fleuve, ou le lac de Guiers, c'est le *pétodji*.

5. Cf. J. VALENZA & A.K. DIALLO. *Etude des pâturages naturels du Nord-Sénégal*. IEMVT/LNERV, 1972, 311 p.

6. UBT : *Unité Bovin Tropical*. Unité choisie pour calculer la charge théorique des pâturages et correspondant à un bovin de 250 kg, ou à dix ovins ou caprins.

7. Ces estimations nous apparaissent fortement surestimées ; 117 000 bovins représentent une densité générale de 55 bovins/km², soit 4 bovins pour 7 ha.

B. LES RYTHMES PASTORAUX

La saison sèche est la période des transhumances, mais il s'agit d'une transhumance modulée et nullement générale. Avant 1970, lors d'une période « normale » sans sécheresse prononcée, l'enquête révèle que 54 % des familles peul du Galodjina ne faisaient aucune transhumance, et restaient « accrochées » à leurs campements d'hivernage.

1. **La fixation des Peul diéri.** De tous les Peul, ce sont les Peul diéri qui ont la plus forte proportion de gallé fixés : 83 % chez les Bissinabé, 77 % chez les Pampinabé et 86 % chez les petits groupes Wodabé.

Les Bissinabé sont de gros éleveurs et possèdent un cheptel varié sur lequel repose l'essentiel de leur économie. Partageant leur espace avec les Pampinabé (fig. 2), leurs campements sont autour des forages hydrauliques : Niassante, Mbar Toubab, Bouteyni. Mais le souci de disposer d'un abreuvement facile pour leurs troupeaux n'est pas l'unique raison de leur implantation ; le sud du Galodjina possède également les meilleurs pâturages de la région, aussi bien en hivernage qu'en saison sèche (parcours à *Sclerocarya Birrea*, *Balanites*, *Aristida mutabilis*, *Schoenefeldia gracilis*, *Tephrosia purpurea...*).

Cet immobilisme permet au Peul diéri de se consacrer en saison sèche à de petites activités rémunératrices : gomme, petit commerce du bétail, maraboutage...

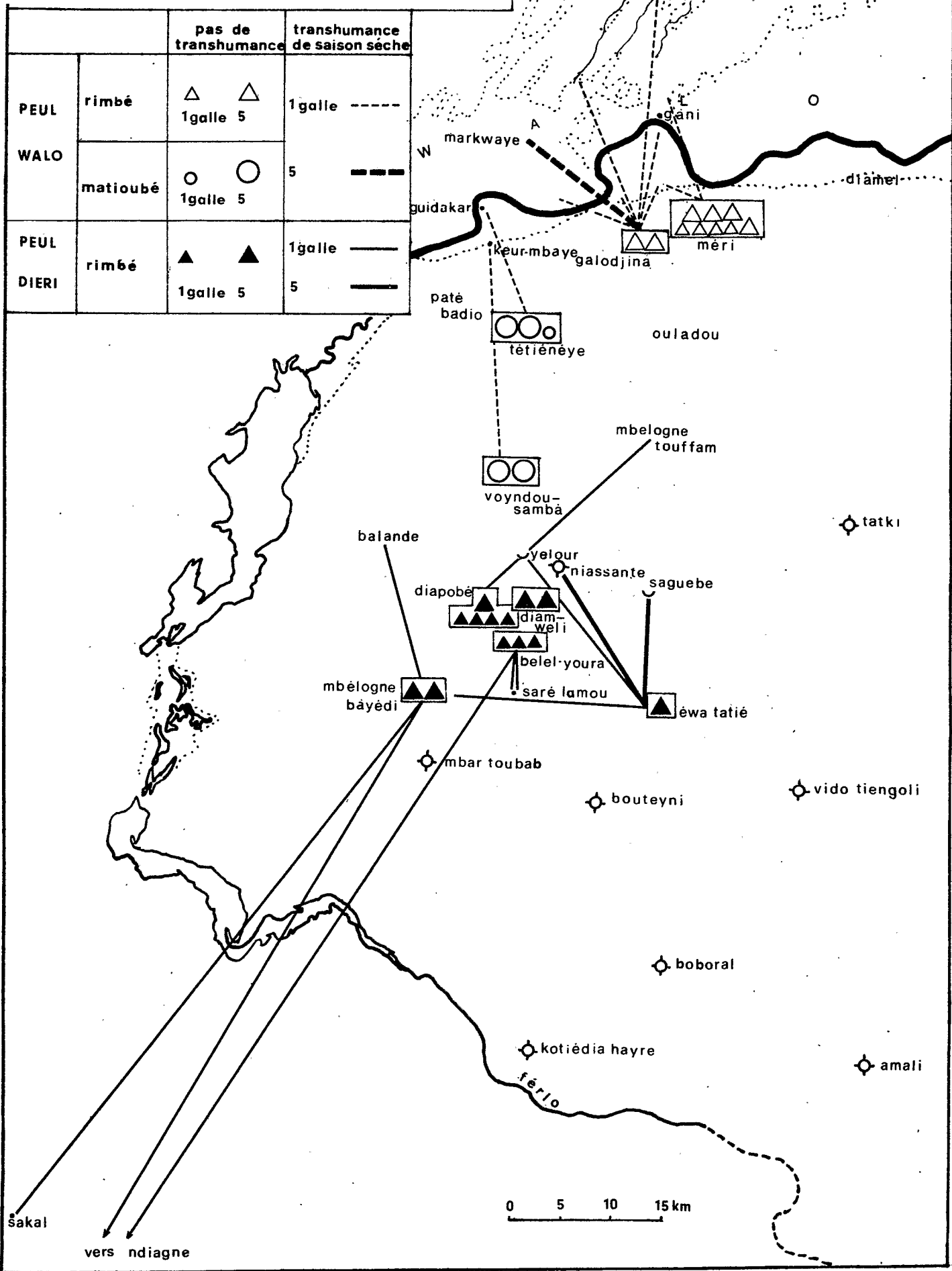
Les autres Peul diéri sont fixés plus à l'ouest, vers le lac de Guiers. Leurs campements sont situés près des villages wolof : Sare Lamou, Fos Ndiakhaye. Les forages sont plus éloignés, mais surtout, les pâturages sont de moins bonne qualité particulièrement en saison sèche (parcours à *Balanites*, *Boscia*, *Adenium obesum*, *Acacia raddiana* et *Aristida funiculata*, *Cenchrus*, *Schoenefeldia*). La zone qu'ils habitent ne peut conserver un cheptel très important ni en hivernage, à cause des cultures wolof, ni en saison sèche. Le seul avantage de leur position est la possibilité d'échanger leurs produits avec les paysans ; mais ces échanges sont limités dans la mesure où les Wolof possèdent eux aussi du gros et du petit cheptel. Les Bissinabé et les Pampinabé doivent se rendre à Bouteyni, Vido Tiengoli pour écouler leur production laitière.

Les Peul diéri évoluent donc dans un milieu, le Sud Galodjina, dont les conditions physiques et humaines leur permettent de séjourner toute l'année, les troupeaux oscillant entre les campements et les forages.

La responsabilité apparente des forages dans cette fixation n'est pas entière. Si les forages ont provoqué un raccourcissement des transhumances, ils ne sont pas capables à eux seuls de fixer une population peul importante (2 500 personnes environ) ; s'il se fixe, le Peul reste conscient de ce que son troupeau doit disposer d'un minimum de pâturages, troupeau qui, dans le Sud Galodjina, est son seul moyen d'existence. Vingt années de pluies relativement bonnes (8 hivernages déficitaires à Dagana entre 1950 et 1970 seulement) ont aussi leur responsabilité. A Diapobe, les Bissinabé occupent les mêmes lieux depuis trente ans en moyenne ; à Mbelogne Bayedi, les Badjinkobé et Sobolnabé sont depuis vingt-cinq ans dans les mêmes campements, soit depuis une génération environ. Mais jusqu'ici, nous n'avons pas parlé de sédentarisation, terme impliquant une situation en principe définitive.

Chez les Peul walo : Soumanabé, Sovonabé, Diassarnabé..., 28 % des familles seulement des gallé sont fixés. Ces gallé sont ceux qui ne cultivent pas les terres de décrue de la vallée. Ils sont fixés en bordure du walo ; cette situation possède des avantages certains : en hivernage, le bétail

Fig. 2.— Mobilité de neuf campements (1971-72).



va pâturer au sud dans le diéri, évitant les champs wolof, tout proches ; en saison sèche, les troupeaux se rapprochent du walo dans lequel ils peuvent pénétrer, en saison chaude, après les récoltes, ou être conduits en Mauritanie si le walo sénégalais est trop encombré. Mais les Peul walo sont surtout caractérisés par une économie agro-pastorale développée et qui implique une mobilité saisonnière accrue.

2. La petite mobilité des Peul walo. Les déplacements des Peul walo, en saison sèche sont liés d'abord à la mise en culture des terres de walo. Un peu plus du tiers des familles walwalbé de la région (35 %) exploitent une parcelle de walo, principalement sur la rive sénégalaise. Mais des différences existent entre les divers groupes walo.

Chez les Soumanabé, 45 % des gallé vont cultiver dans le walo ; il s'agit surtout de Peul Matioubé⁸, installés en hivernage au bord de la vallée à Mbilor Diéri, Diéri Gae, ou près des puits du diéri : Ouladou, Boubou Lamou. Les coladé cultivés s'étendent sur la rive gauche du fleuve de Mbilor à Diamel. Les autres gallé de cette fraction qui ne cultivent pas en saison sèche, hivernent également au bord du walo ; en début de saison sèche, ils passent sur la rive droite, en Mauritanie, au nord de Gani. Le pâturage dans les chenaux adducteurs du lac Rkiz est abondant et moins encombré que le walo sénégalais à cette saison. D'autres familles hivernant plus loin dans le diéri, à une trentaine de kilomètres de la vallée, viendront les rejoindre plus tard.

Chez les Sovonabé, une même proportion de familles cultivent le walo, mais contrairement au groupe précédent, cette culture est pratiquée d'abord par les Peul nobles, les *rimbé*, qui exploitent les cuvettes de Richard Toll à Dagana, ainsi que la cuvette qui s'étend à l'est de cette ville. Hivernant près du walo à Pate Badio, Galodjina, Meri..., ou dans le diéri, à Mbelogne Toufam, Mata Moulana... Les familles qui ne cultivent pas en saison sèche se rapprochent du walo avec leurs troupeaux, ou traversent le fleuve pour gagner le Leukhchouma mauritanien, c'est-à-dire la limite des dunes et des terres inondables.

Partageant les mêmes terrains de parcours que les Sovonabé, les Ourourbé du Galodjina sont de petits transhumants dont les campements d'hivernage sont situés à proximité du lac de Guiers et du walo, au sud-est de Richard Toll. Une dizaine de familles cultivent en saison sèche les rizières de Ntiago, Tiagar, et le colengal de Khouma. Les autres gallé ne font qu'un court déplacement vers la Taouey ou le fleuve.

Le dernier groupe, les Diassarnabé, est le groupe le moins mobile ; composé uniquement de Rimbé, il ne cultive pas le walo. Les gallé observent une petite transhumance d'une vingtaine de kilomètres vers le lac de Guiers.

Les Peul diéri transhumants ont des déplacements plus uniformes de deux types en saison sèche : une transhumance courte vers les points d'eau permanents, puits ou forages ; une transhumance longue (60-70 km) plus rare, vers le walo, les rives du lac de Guiers, et pour quelques campements situés en hivernage le plus au nord, vers la Mauritanie.

Malgré un milieu difficile, le degré de fixation des Peul du Galodjina est paradoxalement très élevé. La zone du haut diéri, avec ses ressources en eau permanente, ses pâturages acceptables en saison sèche, constitue une zone très favorable à l'élevage, qui retient pendant toute l'année

8. Anciens captifs.

une population importante. Au fur et à mesure que l'on remonte vers le nord, vers le walo, les mouvements saisonniers se font de plus en plus fréquents ; les pâturages sont médiocres, l'eau plus rare (puits profonds), la transhumance de saison sèche, vers les pâturages du walo sénégalais ou mauritanien, est de règle. Les groupes peul qui hivernent dans cette partie de la région ont aussi une économie plus diversifiée qui les lie à la vallée. Enfin, près de la vallée, les mouvements sont commandés avant tout par la culture des cuvettes inondables. Qu'ils viennent du diéri ou du bord de la vallée, 10 % seulement des gallé sortent de la région, pour aller en Mauritanie.

En plus de la fixation des campements, l'extrême stabilité des parcours est à signaler. Les axes de transhumance figurant sur les cartes de M. Bonnet-Dupeyron⁹ en 1950, sont en tout point identiques à ceux relevés vingt ans plus tard¹⁰.

C. LE NIVEAU DE VIE

Pendant la période pré-sécheresse, les Peul du Galodjina ont réalisé un niveau de vie semblable à celui des autres Peul de la zone sylvo-pastorale sénégalaise, et dont nous rappellerons ici brièvement les principaux traits.

— Au point de vue sanitaire et nutritif : la vie des Peul de la région reste sommaire et précaire. L'habitat est succinct. La paillote ronde ou oblongue (chez les Peul walo), bien que construite avec soin, ne fournit pas toute la protection désirée à ses habitants, et est facilement pénétrée par le froid et l'eau. La mortalité des enfants en hivernage est grande, d'autant que les seules couvertures dont le Peul dispose sont des couvertures importées de coton ou de mauvaise laine achetées dans les boutiques.

Alors que l'alimentation en eau des populations proches du fleuve est acceptable, tant en quantité qu'en qualité, celle des Peul du diéri laisse à désirer. En hivernage, l'eau des mares est souillée par les déjections des animaux ; en saison sèche, l'eau des puits ne vaut guère mieux à cause des cordes à puiser qui traînent sur le sol. Les campements qui peuvent s'approvisionner aux forages, disposent d'une eau de bonne qualité ; mais que l'eau vienne du puits ou du forage, les campements ne disposent que d'une faible provision d'eau. La corvée d'eau prend une bonne demi-journée, aussi l'eau sera toujours utilisée avec parcimonie ; l'hygiène s'en ressent.

L'alimentation du Peul est monotone et irrégulière, composée principalement de mil et de lait. Les Peul diéri ne produisent que du petit mil, des *niébés*¹¹ qui, vite consommés, devront être suppléés par du sorgho acheté lors de la récolte de walo, au milieu de la saison sèche. Le lait, difficilement écoulé (éloignement des marchés de la vallée, faibles disponibilités en mil des villages wolof du diéri) est principalement auto-consommé.

Les Peul walo disposent de deux récoltes ; le diéri fournit *béref*¹², maïs, gros mil, le walo principalement du sorgho. Le lait peut être échangé au marché contre un complément de mil, de maïs, ou permet d'acheter du poisson sec, des légumes récoltés dans le walo en fin de saison sèche, plus rarement du riz.

9. M.F. BONNET-DUPEYRON. Cartes de l'élevage pour le Sénégal et la Mauritanie. ORSTOM, 1951.

10. A l'exception des déplacements des Peul Ouroubé dont certaines familles sont, depuis, passées sur la rive droite du lac de Guiers.

11. « Niébé » (*Vigna sinensis*), haricot consommé cuit, seul ou en accompagnement du riz ou du mil.

12. « Béref » (*Citrullus vulgaris*), cucurbitacée dont on consomme la chair, ainsi que les graines séchées. Riche en graisses et en protéides, la composition du béref se rapproche de celle de l'arachide.

La cueillette des fruits sauvages : jujubier, *Balanites*, *Boscia*, la vente de la gomme ne fournissent qu'un apport négligeable dans la ration alimentaire. La chasse est peu pratiquée ; le Peul musulman répugne à consommer les animaux de la brousse. Il préfère tromper sa faim en saison sèche, à grands verres de thé très sucré.

Cependant, malgré son peu de variété, la ration alimentaire permettrait de couvrir les besoins en année normale¹³. Bénéficiant d'une nourriture irrégulière, notamment dans le diéri, où la période de soudure est toujours difficile, le Peul doit avoir recours à son troupeau, non seulement pour sa production laitière, mais aussi pour acheter le complément de mil indispensable à sa survie.

— Au point de vue économique, les ressources des Peul de la région ont une structure élémentaire ; provenant essentiellement du troupeau, elles servent d'abord à la satisfaction des besoins vivriers. En 1958¹⁴ le revenu monétaire moyen d'un Peul s'élevait à 3 740 F CFA par an ; 54,5 % de ce revenu étaient tirés de l'élevage, surtout de la vente d'animaux : 1 bovin, 1 ovin et 1 caprin en moyenne, par ménage. Le reste des revenus était constitué par l'artisanat, le commerce, la migration, ou d'autres sources : gomme, gardiennage de troupeaux wolof... ; les revenus des migrations étaient faibles : 5,5 % par rapport à ceux des populations de la vallée. Les dépenses monétaires s'élevaient à 3 665 F CFA par an et par personne ; ces dépenses allaient, pour 51 %, à l'alimentation (dont la moitié était constituée de denrées importées, comme le sucre), 32 % à l'habillement, le reste se partageant entre l'impôt : 7,2 %, les voyages..

Ce revenu est caractéristique d'un niveau de vie assez fruste. Dans l'alimentation, si l'on excepte le sucre, le troc lait-mil assure l'essentiel de la subsistance quotidienne, même en saison sèche. Pour les autres secteurs de dépenses, les sorties d'argent sont faibles : habitat, ustensiles de cuisine, matériel d'élevage nécessitent peu de frais puisque confectionnés à partir des végétaux. Vivant en brousse, le Peul essaie de se suffire à lui même autant que possible, et de limiter ses sorties d'argent. Bien que légèrement inférieur, ce budget était comparable, à la même époque, à celui des sédentaires de la vallée.

Le peu de dynamisme des mouvements pastoraux dans le Galodjina dans la période précédant la sécheresse, est à mettre en relation avec la stabilité des conditions humaines et climatiques ayant existé dans cette région. Ces conditions permirent aux campements peul de se fixer peu à peu et d'atteindre un niveau de vie relativement sommaire, mais guère différent en fait de celui des autres groupes humains de la vallée.

Cependant, le milieu exploité par un troupeau important (en croissance ?) et peu mobile, semblait être à la limite de la saturation. C'est dans cet état d'équilibre précaire qu'allait survenir la sécheresse.

III.— LA SÉCHERESSE ET SES CONSÉQUENCES

A. LE PHÉNOMÈNE CLIMATIQUE

1. **Les sécheresses antérieures.** Situé dans la partie sahélienne du Sénégal, le Galodjina est soumis à un climat aride normalement instable. Depuis 1920 à Dagana, seules vingt-quatre années ont

¹³ et ¹⁴. Cf. La moyenne vallée du Sénégal. Etude socio-économique. PUF, 1962, 368 p.

bénéficié de hauteurs de pluies égales ou supérieures à la moyenne (314 mm) ; c'est-à-dire que sur cinq années, on ne peut compter que sur deux hivernages satisfaisants. Nous avons vu que la végétation tant herbacée qu'arborée était suffisamment adaptée pour résister à l'alternance des années sèches et des années humides qui n'a que de faibles répercussions sur l'état des parcours sahéliens. Plus grave est la succession d'années sèches, ne permettant pas à la végétation de se « refaire ». Ces séries d'années sèches constituent toujours des périodes très difficiles pour la population peul, notamment. Quand, à une telle série correspondent de faibles crues dans la vallée, la disette s'installe, la production vivrière de la région dépendant pour une très large part des cultures de walo. Cette situation extrême n'est pas rare dans la région du fleuve, et dans le Galodjina plus précisément (fig. 3).

Ainsi, au début du siècle, en 1903, la famine régna à Dagana. De 1911 à 1916, elle est générale dans la vallée ; en 1932, Dagana connaît une nouvelle disette. Entre 1939 et 1945, survient une autre sécheresse. Mais certains phénomènes plus ou moins liés aux conditions climatiques peuvent intervenir et provoquer ou aggraver des périodes de disette ; il s'agit surtout de l'intervention d'animaux prédateurs, comme les oiseaux mange-mil en 1935, les sauterelles en 1942-43, les insectes en 1944-45. Cependant, la simultanéité d'une faible pluviométrie et d'une faible crue ne détermine pas obligatoirement une période de famine ; si une faible crue a pour effet de diminuer les surfaces ensemençables dans le walo, une forte crue, en provoquant un retard dans le retrait des eaux, repousse la date d'arrivée à maturité du mil en pleine saison chaude, ce qui a des effets néfastes sur les rendements. Quant aux cultures de diéri, plus que la hauteur des pluies, c'est leur répartition qui est le facteur primordial.

Mais la dernière sécheresse se caractérisa par la concordance de très mauvaises conditions pluviométriques et hydrologiques.

2. La sécheresse de 1972. La dernière sécheresse n'est que l'épilogue d'une série de mauvaises années se succédant depuis 1968. Cette année-là, il ne tomba que 220,6 mm de pluie en hivernage à Dagana, soit un déficit de 33 %. L'année 1969 fut meilleure : 374,3 mm, bien que les pluies aient été assez tardives. Ce fut le dernier hivernage satisfaisant. En 1970, le déficit pluvio-

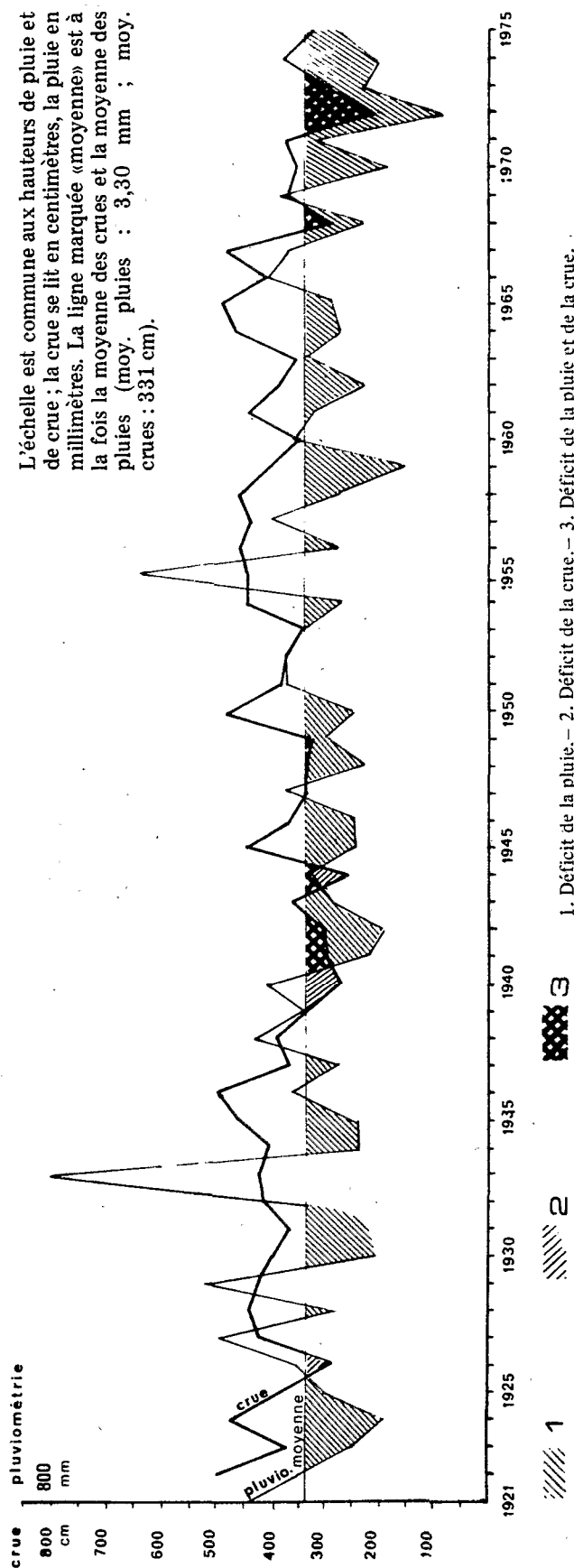


Fig. 3.— Pluviométrie et crue à Dagana, de 1921 à 1975.

métrique est plus fort qu'en 1968 : 174,7 mm, soit 47 % de déficit. On ne compte que 19 jours de pluie répartis sur trois mois, du 17 juillet au 22 septembre. L'année suivante, 1971, les pluies sont plus abondantes : 314 mm mais encore plus limitées dans le temps : 14 jours de pluie sur trois mois. Entre le 17 juillet et le 8 août, aucune précipitation n'est survenue. Le 9 septembre, tombe une très grosse averse (124,6 mm) qui constitue la majorité des pluies du mois (160,4 mm) et près de deux fois le total pluviométrique du mois d'août. Puis suivra une longue saison sèche de huit mois et demi.

L'hivernage 1972 commence très tôt, le 7 juin, mais les premières pluies tombées, il n'y aura aucune précipitation jusqu'au 9 août, si l'on excepte la légère pluie du 29 juillet. Les pluies d'août sont très faibles bien que plus régulièrement espacées. Après le 4 septembre, il pleuvra encore le 15 septembre et le 20 octobre. Il ne sera tombé au total à Dagana que 79,5 mm, très mal répartis sur 12 jours seulement ; le déficit atteint 76 %. Ces pluies sont deux fois moins importantes que celles des plus mauvaises années antérieures : 151,6 mm en 1959, 189,2 mm en 1942, 181 mm en 1924... A Podor, plus à l'est, le déficit est plus grand qu'en 1913.

Le phénomène est général et le déficit pluviométrique est très fort dans la moitié nord du pays ; mais il atteint tout le Sénégal et même, au-delà, le Fouta Djallon, ce qui a entraîné une série de très mauvaises crues dans la vallée. En 1972, la hauteur maximum atteinte par la crue à Dagana est de 2 m, supérieure à la crue de 1913 : 1,56 m, mais très inférieure à la moyenne : 3,31 m.

B. LES EFFETS IMMÉDIATS

1. **Sur l'environnement.** L'impact de la sécheresse a été particulièrement sensible sur le milieu végétal. Dans le diéri, la strate herbacée, composée principalement d'espèces annuelles peu exigeantes en eau, n'a pu se reconstituer, le plus fort apport mensuel de pluie dépassant à peine 30 mm. Alors que les pluies de 1969 avaient permis de reconstituer le stock herbacé après la mauvaise année 1968, l'année 1970 fut déjà moins favorable ; l'année suivante, bien que le total des pluies ait été supérieur, la production herbacée a été inférieure à celle de 1970, le nombre de jours « utiles » en 1971 ayant été moins important qu'en 1968¹⁵. Lors de l'hivernage 1972, l'efficacité des rares pluies fut nulle et le tapis herbacé, absent, aucune germination n'ayant eu lieu.

La strate arbustive est plus sensible au total pluviométrique. En 1972, la feuillaison fut tardive et limitée, les feuilles moins nombreuses, plus petites¹⁶. De même, la floraison, également retardée fut réduite voire inexistante. Enfin, la plupart des arbustes n'ont porté aucun fruit. La mortalité des *Guiera*, des *Acacia senegal* atteint environ la moitié des populations ; les autres arbustes : *Balanites*, *Boscia*, *Grewia bicolor* ont nettement mieux résisté. La végétation arbustive a été aussi victime des pasteurs qui se sont livrés à un ébranchage intense pour nourrir malgré tout leurs troupeaux.

L'influence de l'abaissement des nappes phréatiques sur la végétation est plus difficile à déterminer. Mais ses conséquences ont été directes sur l'approvisionnement des puits de la région. Ces puits dépendent de la nappe du lac de Guiers et de celle du fleuve, toutes deux alimentées par

15. Cf. J.C. BILLE. *Op. cit.*

16. H. POUPON. *Influence de la sécheresse de l'année 1972-73 sur la végétation d'une savane sahélienne du Ferlo septentrional, Sénégal*. 1973, ORSTOM, Dakar, 12 p. ronéot.

la crue. L'affaiblissement du débit des puits fut tel que ceux-ci ne purent approvisionner toutes les populations du diéri. La péjoration de l'environnement à la fin de l'hivernage 1972, en provoquant un brusque déséquilibre dans le système d'exploitation des groupes peul, eut des conséquences catastrophiques sur les troupeaux.

2. **Sur le bétail et les cultures.** De 1970 à 1973, le cheptel bovin de la région, si l'on en croit les estimations du service de l'Elevage, a subi plus de 60 % de pertes : 1970 : 117 000 bovins ; 42 336 ovins et caprins, 1973 : 40 000 bovins ; 82 700 ovins et caprins.

Ces chiffres paraissent vraisemblables ; le cheptel bovin se nourrissant principalement des graminées du diéri et très éprouvé par les saisons sèches précédentes, a subi la plus forte mortalité. Les éléments les plus fragiles des troupeaux, animaux jeunes ou âgés, femelles en gestation, furent les premiers touchés. Ceci fut en partie vrai pour le petit bétail, dont la mortalité ne s'éleva qu'à 15 % environ. La mortalité des ovins, dont la nourriture est essentiellement herbacée, a été supérieure à celle des caprins. Les chèvres sont mieux adaptées aux pâturages aériens dont elles tirent le meilleur parti. Mais même le pâturage arbustif ne s'était pas reconstitué à la fin de l'été 1972. Aussi le chiffre avancé par le service de l'Elevage pour le petit bétail en 1973 nous apparaît-il excessif¹⁷. Tout au plus confirme-t-il la très bonne tenue du petit bétail lors de la sécheresse.

La forte mortalité des troupeaux s'est traduite pour les Peul par un déficit important de la production laitière ; déficit aggravé par l'agalactie des femelles qui provoqua en outre la mort des veaux.

Les pertes subies par le bétail furent d'autant plus durement ressenties que les cultures avortèrent toutes. Dans le diéri, le mil n'arriva pas à maturité ; dans le nord, les champs de niébés et de béréf donnèrent quelques maigres récoltes, à peine de quoi subsister un mois. Dans le walo, le défaut de submersion des coladé ne permit pas à tous les cultivateurs d'ensemencer leurs champs. Des surfaces restreintes, mal humectées par une crue trop faible, ont pu être cultivées malgré tout. Parmi les Peul, seuls les Matioubé ont tenté la culture chaque fois que cela était possible.

Devant l'hostilité accrue du milieu, la mort de leur bétail, et l'impossibilité de constituer un minimum vivrier, les Peul ont réagi diversement.

C. LES RÉACTIONS HUMAINES

1. **Chez les éleveurs, attentisme et « sauve-qui-peut ».** Les réactions des pasteurs n'ont pas été immédiates. Dans un premier temps, jusqu'au début de l'hivernage 1972, la majorité des familles essayèrent de résister sur place, en espérant une amélioration des conditions climatiques ; mais quand il s'avéra que le nouvel hivernage était plus mauvais que les précédents, alors seulement les départs eurent lieu.

a) Avant l'hivernage 1972 : stabilité et commercialisation accrue. L'année 1968 avait déjà provoqué des pertes sérieuses dans les troupeaux (15 % de pertes dans la région du fleuve), suffisantes pour inciter les éleveurs à exploiter prudemment leur cheptel, et à diminuer leurs ventes. Mais à partir de 1970, celles-ci augmentent, d'une part parce que le prix du mil, plus rare, augmente (de 18 F CFA en 1970, le kilo passe à 35 F en 1972), d'autre part, et surtout, parce que

¹⁷. Le doublement des effectifs ne s'explique que par un changement de méthode dans les recensements.

l'entretien de certaines bêtes devient de plus en plus difficile. Ce délestage reste pourtant restreint, et ni le mauvais état d'embonpoint des bêtes, ni l'accroissement de l'offre, n'affectent le niveau des prix du bétail qui continuèrent à monter à Dagana tout au long de la saison sèche 1971-72. Les ventes de bovins portaient principalement sur les mâles (bœufs, taureaux), ce qui est un trait habituel de la commercialisation du bétail chez les Peul.

Jusqu'ici la sécheresse n'a pas eu des conséquences importantes sur les circuits de transhumance. Seules, quelques familles se sont rapprochées de Dagana pour écouler leurs produits plus facilement, et acheter le mil à meilleur prix qu'en brousse. 10 % des familles seulement ont emmené dès la saison sèche 1971-72 leurs bovins loin dans le sud, mais les retours ont été parfois rapides, le bétail ayant été entièrement perdu. Ces mouvements exceptionnels confirment l'inertie dont a fait preuve le groupe peul.

	M A R C H É D E D A G A N A				A B A T T A G E S C O N T R Ô L É S	
	Entrées		Sorties		A D A G A N A	
	Bovins	Ovins et caprins	Bovins	Ovins et caprins	Bovins	Ovins et caprins
1970.....	1 131	5 699	1 112	2 632	938	127
1971.....	787	3 823	962	9 171	993	96
1972.....	1 495	3 790	714	1 532	1 611	359

Tableau I.— Ventes et abattages de bovins, ovins et caprins à Dagana de 1970 à 1972.

En 1972, les ventes à Dagana s'accroissent fortement ; les Peul ont brusquement changé d'attitude. Après trois mauvais hivernages, les troupeaux bovins sont très éprouvés, et le Peul vend les bêtes trop maigres avant qu'elles ne meurent. Les ventes portent d'abord sur les mâles, mais aussi sur les femelles et les jeunes, plus sensibles aux carences alimentaires.

Ce délestage massif de bêtes en très mauvais état d'embonpoint, provoque lors de l'hivernage 1972, l'effondrement des cours, à un moment où le prix du mil atteint sur le marché de Dagana un prix record : 50 F CFA/kg, ce qui a pour résultat d'accroître encore la commercialisation.

L'hivernage de 1972 est marqué non seulement par un changement d'attitude des Peul vis à vis de leur cheptel, mais aussi par un bouleversement total dans les transhumances qui jusqu'ici étaient restées pratiquement inchangées. Plutôt que d'assister à l'anéantissement total de leurs troupeaux ou de les brader à vil prix sur le marché, les pasteurs ont tenté de sauver leur cheptel en entreprenant un long déplacement vers le sud.

La plupart des chefs de gallé (63 %) abandonnèrent leur campement d'hivernage habituel. Ceux qui ne partirent pas furent en général ceux qui avaient déjà perdu leurs bovins (10 % des chefs de gallé). Chez les Matioubé, les départs furent moins fréquents ; d'une part, leur bétail étant moins nombreux et composé surtout d'ovins et de caprins nécessitait un entretien plus facile, d'autre part, ces Peul plus cultivateurs qu'éleveurs préférèrent tenter leurs cultures de

Mois	Prix (en francs CFA)	
	Mâle	Femelle
Mars	13 750	9 000
Avril	12 500	9 000
Mai	11 000	4 500
Juin	11 000	11 250
Juillet	10 250	7 750
Août	11 000	8 500
Septembre . . .	8 000	7 000
Octobre	—	—
Novembre . . .	6 000	6 000
Décembre . . .	9 500	5 750

Tableau II.— Prix moyen d'un bovin à Dagana en 1972.

zones inondables de la vallée représentaient malgré tout, pour le petit bétail de meilleurs pâturages que le diéri.

diéri et de walo. Les départs s'échelonnèrent tout au long de l'hivernage, mais la moitié de ceux-ci eurent lieu de la fin mai à la fin juin.

Environ 40 % des gallé de la région furent entièrement désertés par leurs habitants poussant devant eux tout leur bétail. Les départs se firent d'une façon isolée, une ou deux familles à la fois.

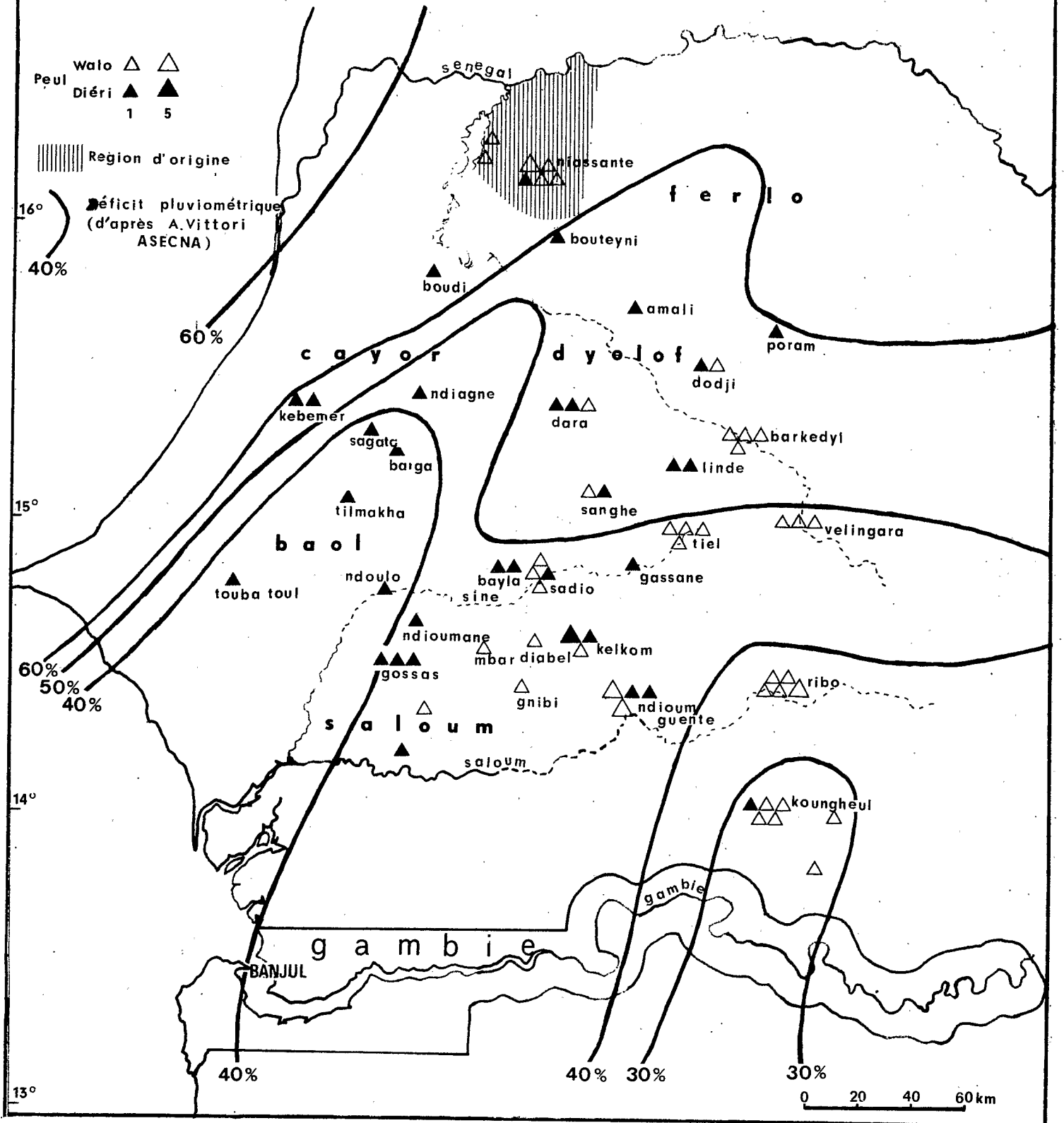
Chez les Peul diéri, les gallé se remobilisèrent massivement ; certains chefs de gallé partirent seuls, ou accompagnés d'un fils, d'une femme, avec leurs bovins, en laissant le reste de la famille dans le campement avec le petit bétail ; d'autres, trop vieux ou souffrants, préférèrent confier leurs bovins à un fils, un frère, ou un autre parent.

Cette dernière solution fut très répandue chez les Peul walo. Chez les Matioubé, le chef de famille partit seul. Cette attitude particulière des Peul walo peut tenir au fait que leurs gallé disposent d'effectifs légèrement plus forts que ceux des Peul diéri (8,3 personnes par gallé, contre 7,8), ainsi que d'une entraide familiale plus effective, leur permettant de se diviser plus facilement ; il y a aussi le fait que leurs campements sont plus proches de Dagana et de Richard Toll. Les familles qui restèrent, allèrent parfois s'installer dans le walo lors de la saison sèche 72-73, ou passèrent en Mauritanie. Les

Modalités des transhumances	PEUL WALO		PEUL DIÉRI		ENSEMBLE	
	Rimbé	Matioubé	Rimbé	Matioubé	N/gallé	Pourcentage
Chef de gallé seul	17	11	4	2	34	23
Tout le gallé, tout le troupeau	14	2	43	—	59	40
Troupeau confié à un parent .	21	5	6	—	32	22
Pas de transhumance	8	12	2	1	23	15
..... TOTAL	60	30	55	3	148	100

Tableau III.— Modalités des transhumances chez les Peul.

Fig. 4.— Mobilité de neuf campements en 1972-73.
Situation des troupeaux en saison sèche.



Si l'on excepte les gallé où tout le monde partit, la transhumance concerna principalement le gros bétail, du moins les bêtes pas trop affaiblies. Parfois seuls les ovins furent emmenés ; dans certains cas, le troupeau ovin fut séparé, une partie étant laissée avec les chèvres au campement. Le mouton, bien que peu exigeant et bon marcheur, est plus difficile à surveiller.

L'année 1972 restera dans la mémoire des Peul comme l'année de la « longue marche », marche rapide de forage en forage, toujours plus au sud. Cette descente vers le sud se fit un peu au hasard, selon les renseignements recueillis aux forages. Les Peul se dispersèrent sur un vaste territoire au sud de la vallée du Ferlo (fig. 4).

Les mouvements se firent du nord au sud vers la région voisine du Dyolof, et vers le Sine Saloum, où le déficit pluviométrique fut moins important. A l'intérieur de ces régions, certains forages, et les pâturages environnants, attirèrent plus particulièrement les éleveurs ; 30 % des gallé de notre échantillon allèrent à Tiel, Sadio, le long de la vallée du Sine, Ribo et Ndioum Guente dans la vallée du Saloum, et Kelkom situé entre les deux vallées.

DESTINATIONS	PEUL WALO			PEUL DIÉRI			ENSEMBLE	
	Rimbé	Matioubé	Total	Rimbé	Matioubé	Total		
Sine Saloum	28	—	28	22	—	22	50	40
Dyolof.	21	5	26	18	2	20	46	37
Cayor	1	—	1	8	—	8	9	7
Baol	1	—	1	2	—	2	3	2
N.W. Ferlo	—	3	3	3	—	3	6	5
Autres destinations	1	10	11	—	—	—	11	9
..... TOTAL	52	18	70	53	2	55	125	100

Tableau IV.— Destination des mouvements de transhumance chez les Peul.

Les variations dans les destinations peuvent s'expliquer par l'intervention de plusieurs facteurs.

Il y eut d'abord la date de départ ; les Peul partis en hivernage restèrent surtout dans le Dyolof tout au long de la saison sèche 72-73, comme ce fut le cas pour les Peul diéri. Ceux qui partirent à la fin de l'hivernage ne purent que traverser le Dyolof, déjà encombré, pour aller plus au sud, dans le Sine Saloum. En outre, cette région plus humide et plus malsaine pour les zébus *gobra* devenait plus accessible qu'en début d'hivernage. La race des bovins possédés put également avoir une influence ; les Peul walo ont des zébus souvent métissés de zébus maures, plus habitués que les *gobra* aux pâturages des zones humides, et moins sensibles aux parasites. La plus grande mobilité des Peul walo, les troupeaux étant accompagnés surtout par les hommes, leur permit des

déplacements plus longs. Enfin, il est à remarquer que les Peul diéri ont montré une certaine préférence à migrer dans des régions qu'ils connaissaient déjà. Les Bissinabé sont familiers du Dyolof et du Cayor où séjournent de nombreux membres de leur fraction. Les Peul walo ont le plus souvent migré dans des régions où ils pénétraient pour la première fois.

Quoiqu'il en soit, les déplacements lors de l'année 1972-73 eurent lieu en bordure des zones à peuplement sédentaire, et au sud, jusqu'à la limite de la trypanosomiase, c'est-à-dire à peu près jusqu'au 14^e parallèle. Les Peul transhumants durent rester au contact des paysans pour se procurer le mil, soit aux villages, soit aux marchés. Mais ceux qui essayèrent d'avancer plus profondément en pays wolof rencontrèrent de nombreux problèmes ; problème de la coexistence des troupeaux et des champs non encore récoltés en hivernage, problème de l'extrême médiocrité des pâturages post-culturels en saison sèche.

Les Peul qui poussèrent jusqu'au Saloum, dans une zone plus pastorale, eurent d'autres soucis qui provinrent de la difficulté d'adaptation du zébu gobra aux pâturages soudanais ; la savane arborée fournit un pâturage à base de plantes vivaces auxquelles le gobra n'est pas habitué. De plus, les troupeaux ayant dû parcourir des distances de 200 à 300 km, arrivèrent dans le Saloum dans un état de grande faiblesse, ce qui les rendit plus sensibles aux attaques des parasites et de la trypanosomiase qui atteignit environ 30 % des troupeaux transhumants. D'autre part, le gardiennage des bovins dans un pays qu'ils ne connaissaient pas n'en fut que plus délicat ; certaines bêtes, échappant à la vigilance de leur berger, remontèrent d'elles-mêmes vers le nord et furent le plus souvent perdues ou volées.

Pour toutes ces raisons, des Peul rejoignirent le Galodjina dès la fin de 1972. Mais la plupart n'amorcèrent leur retour qu'avec les premières pluies de l'hivernage 73. Ce retour survint au moment où l'administration commençait à dispenser aux Peul une aide vivrière.

2. La réaction tardive de l'administration. De juin 1972 à juin 1973, les éleveurs confrontés à une situation catastrophique, durent trouver eux-mêmes les solutions susceptibles de faire survivre leur famille et leur bétail.

Bien qu'en octobre 72, une première distribution de vivres eut lieu, celle-ci ne toucha que peu de familles peul. Dans le cadre d'une opération « sauvegarde du bétail », le service de l'Élevage distribua des aliments pour le bétail, mais en trop petite quantité et à un moment où la majorité des troupeaux de la région était dans le sud.

Pendant toute la saison sèche 72-73, l'aide fit défaut dans la région du fleuve sinistrée à 100 %. Les Pouvoirs publics terminaient le recensement des besoins en vivres des populations et commençaient à recevoir les premières livraisons de céréales en provenance d'Europe et d'Amérique. Le 5 juin 1973, commença véritablement la distribution d'une aide plus substantielle. Elle consista d'abord en une distribution de vivres et d'argent collecté au Sénégal dans le cadre d'une campagne de solidarité nationale. Chaque contribuable reçut 509 F CFA (2 mois de consommation de mil pour une personne), par l'intermédiaire des agents de l'ONCAD¹⁸ ; pour les vivres, on distribua 10 kg de mil par personne. En août, à Dagana, chaque personne reçut 4,5 kg de mil, 9,9 kg de maïs et 960 g de lait en poudre. En septembre, 17 t de mil furent distribuées à Richard Toll, en novembre, 5 t de semoule de maïs à Dagana. Les distributions devaient se poursuivre

18. Office National de Coopération et d'Aide au Développement.

tout au long de 1974 et 1975. Les vivres reçus par les Peul en 1974, consistèrent en mil, semoule de maïs, blé et lait en poudre ; en 1975, ils reçurent en outre, des boîtes de beurre et des dattes.

L'acheminement des secours dans la région ne posa pas trop de problèmes grâce à la route goudronnée Dakar-Matam. A partir de Dagana, l'acheminement vers les centres de distribution en brousse : Diagle, Niassante, Penda Yayake, fut plus difficile. Les Peul dispersés durent le plus souvent louer une charrette pour évacuer ce qui leur revenait. Toutes les distributions s'effectuèrent par l'intermédiaire des « chefs de village ou de fraction » peul qui répartirent le quota reçu pour leur groupe.

En moyenne, en 1974 et 1975, chaque gallé toucha cinq à six fois des vivres. Les distributions ne se firent pas à intervalles réguliers ; elles furent fréquentes pendant la saison sèche 1973-74, à la fin de la saison sèche 1974-75 ainsi que pendant l'hivernage 1975. En tout, les familles peul reçurent effectivement, pour 12 mois, environ 30-35 kg de céréales par personne, soit l'équivalent de 2 mois de consommation. Il s'agit là d'une moyenne, car les distributions se firent d'une façon très irrégulière ; certains gallé ne touchèrent rien, d'autres reçurent trois fois plus souvent qu'à leur tour. Au cours d'une même distribution, les quantités de céréales reçues pouvaient varier du simple au double. Ces inégalités furent la source de conflits entre les chefs de gallé et leurs chefs administratifs, derniers maillons d'une longue chaîne d'intermédiaires depuis Dakar.

Pour ce qui est du bétail, l'aide la plus appréciée par des Peul fut la suppression de la taxe sur le bétail en 1974. L'opération « sauvegarde du bétail » continua avec la distribution de pierres à lécher, mais ne toucha qu'une petite fraction du cheptel survivant.

Arrivée avec un an de retard, l'aide dispensée aux Peul ne représenta qu'un appoint assez peu important car trop dispersée, et ne profitant qu'à certaines familles. Les trafics d'influence qui ont diminué l'efficacité de cette aide eurent heureusement peu d'effet sur les Peul, dans la mesure où ils ne se mirent jamais entièrement sous la dépendance de l'extérieur.

En conclusion, les pasteurs du Galodjina résistèrent jusqu'au dernier moment dans un milieu devenu depuis 1968 de plus en plus hostile ; ce défaut de sensibilité peut être imputable à la fixité des campements en période pré-sécheresse, à une sous-estimation de la gravité de la situation. Cependant, quand la survie du cheptel devint impossible dans les territoires pastoraux traditionnels, rien n'empêcha une remobilisation générale des troupeaux ; cette remobilisation ne s'accompagna pas d'une remobilisation des gallé dont la plupart (60 %) restèrent dans le Galodjina. Face à la sécheresse, et en l'absence d'interventions extérieures, les Peul ont eu une réaction classique, vis à vis de leur cheptel, mais qui confirme leur enracinement dans leur région d'origine.

Le retour des pasteurs, dès l'hivernage 73, sur leurs anciens terrains de parcours permet d'examiner les conséquences de la sécheresse, non seulement sur l'environnement, mais aussi sur l'attitude des Peul vis à vis de leur élevage.

IV. — DEUX ANS APRES : ESSAI DE BILAN

A. UN CAPITAL ÉCOLOGIQUE ENTAMÉ

L'hivernage de 1973 avec ses maigres pluies (222,8 mm à Dagana) suffit cependant à marquer la fin de la période de sécheresse. Les pluies de juin et juillet 73 furent peu abondantes et

très espacées, mais les mois d'août et de septembre furent meilleurs. En 1974, le total pluviométrique n'atteignit que 203,7 mm, et il y eut en juillet et août deux périodes de 12-13 jours pendant lesquelles il ne plut pas. L'hivernage de 1975 connut des pluies plus abondantes (257,4 mm) et plus régulières. Il y a donc eu depuis 1973 une amélioration graduelle des précipitations et de leur efficacité.

Cependant la végétation ne s'est pas relevée complètement. Les Peul en 1975 déclaraient que plusieurs espèces d'herbes avaient disparu ou qu'elles s'étaient fortement raréfiées. Dans le diéri, il s'agit principalement de « tiélal » (*Andropogon gayanus*), graminée vivace, de « garlabal » (*Andropogon pseudapricus* ou *Diheteropogon hagerupii*)¹⁹, de « siring » (*Aristida longiflora*), graminées annuelles, et d'autres herbes telles que « giringal » (*Blepharis linariifolia*), « niargo » (*Zornia glochita*), « guri mbamdi » (*Indigofera diphylla*), formant de bons pâturages d'hivernage. Le walo serait également touché, et les herbes telles que « diatié » (*Glinus lotoides*), « leggi » (*Polygonum limbatum*), « ndoussoum » (*Hygrophila auriculata*) se seraient également raréfiées.

Pour ce qui est de la végétation arbustive, maints acacias sont morts, les pertes sont particulièrement visibles dans la réserve sylvo-pastorale de Saguebe, dans le Sud-Galodjina.

La reconstitution du couvert herbacé et arboré a été d'autant plus difficile que la repousse relativement abondante de l'herbe, dès les premières pluies de 1973, a favorisé l'apparition de nombreux feux de brousse qui, lors des saisons sèches 1973-74 et 1974-75, ravagèrent la moitié des pâturages de la région. Ces feux renforcèrent d'avantage la sélection naturelle des espèces opérée par la sécheresse, en éliminant quelques espèces arbustives au profit des *Balanites*, *Boscia*. Les disponibilités fourragères sont donc limitées depuis 1972 dans le diéri ; la végétation, malgré une remarquable capacité de récupération, est encore très amoindrie.

B. LA SITUATION FRAGILE DES PASTEURS PEUL DU GALODJINA

Dès l'hivernage 73, les pasteurs étaient massivement retournés dans le Galodjina, à de rares exceptions près. On cite le cas de familles qui ne reviendront plus, les gens et le bétail étant tous morts dans le Saloum ou sur le chemin du retour²⁰. D'autres, ayant perdu leurs troupeaux, ont préféré rester dans le sud ; comme ces Pampinabé installés près de la frontière sénégalogambienne, qui vont travailler dans les rizières, ou à Banjul²¹ comme manœuvres, marchands de tissus...

Mais la plupart des Peul sont revenus, misant sur une amélioration des conditions climatiques.

1. L'efficacité des transhumances exceptionnelles de 1972. Essayer de juger de l'efficacité du comportement peul durant la sécheresse de 1972 revient à examiner le cheptel rescapé, surtout bovin, puisque l'exode de 1972 a eu pour but principal de sauver un maximum de têtes. Mais l'estimation des pertes encourues se heurte à l'impossibilité d'estimer les effectifs initiaux d'avant 1972 ; le troupeau perdu est toujours très important, plus de 100 têtes au moins à chaque fois ! Il ne reste donc que la possibilité de juger sur le troupeau actuel, c'est-à-dire sur les bêtes resca-

19. Il convient de signaler ici la difficulté de déterminer les espèces herbacées à partir de noms peul ; un même nom peut désigner plusieurs espèces. Pour les correspondances, nous avons employé « Etude des pâturages du Nord-Ferlo ». *Op. cit.*

20. En 1972 et 1973, il y eut une épidémie de choléra au Sénégal.

21. Ex-Bathurst.

pées, moins les ventes, les décès, et plus les naissances et les achats survenus depuis 1973, en partant du principe que les effectifs de 1975 sont proportionnels à ceux de 1973²².

Pour ce qui est des pertes, 29 % des gallé n'ont plus aucun bovin en 1975. Ce sont les gallé dont les troupeaux étaient restés dans le Galodjina, cas fréquent chez les Peul walo, qui ont payé le plus lourd tribut (18 gallé sur 23 n'ont plus rien). Parmi les familles dont le troupeau partit vers le sud en 1972, 21 % ne possèdent plus de bovins en 1975.

Les différents modes de conduite des troupeaux lors de la transhumance de 72 ont donné des résultats inégaux. Dans l'ensemble, il s'avère que les gallé ayant confié leurs bovins à une autre famille ou à un parent, n'ont pas récupéré beaucoup de bêtes, les effectifs en 75 étant largement inférieurs à la moyenne générale. Les gallé dont le chef a effectivement conduit son troupeau, seul, ou accompagné de toute la famille ainsi que de tout le cheptel, ont réussi à sauver un maximum de têtes. Quant à déterminer si les troupeaux accompagnés uniquement par les bergers ont mieux résisté, il est difficile d'être affirmatif, les effectifs bovins par gallé en 1975 étant très proches.

Mode de transhumance Destinations		Mode de transhumance			TOTAL
		Chef de gallé seul	Tout le gallé tout le troupeau	Troupeau confié	
Sine Saloum	Bovins	220	466	157	843
	Bovins/gallé	20	18,6	11,2	16,8
Dyolof	Bovins	219	291	78	588
	Bovins/gallé	15,6	16,1	6,5	12,8
Baol	Bovins	—	6	—	6
	Bovins/gallé	—	2	—	2
Cayor	Bovins	—	40	—	40
	Bovins/gallé	—	5	—	4,4
N.W. Ferlo	Bovins	8	55	—	63
	Bovins/gallé	2,6	18,3	—	10,5
Autres	Bovins	8	—	—	8
	Bovins/gallé	1,6	—	—	0,7
Ensemble	Bovins	455	855	235	1 548
	Bovins/gallé	13,4	14,5	7,3	12,4

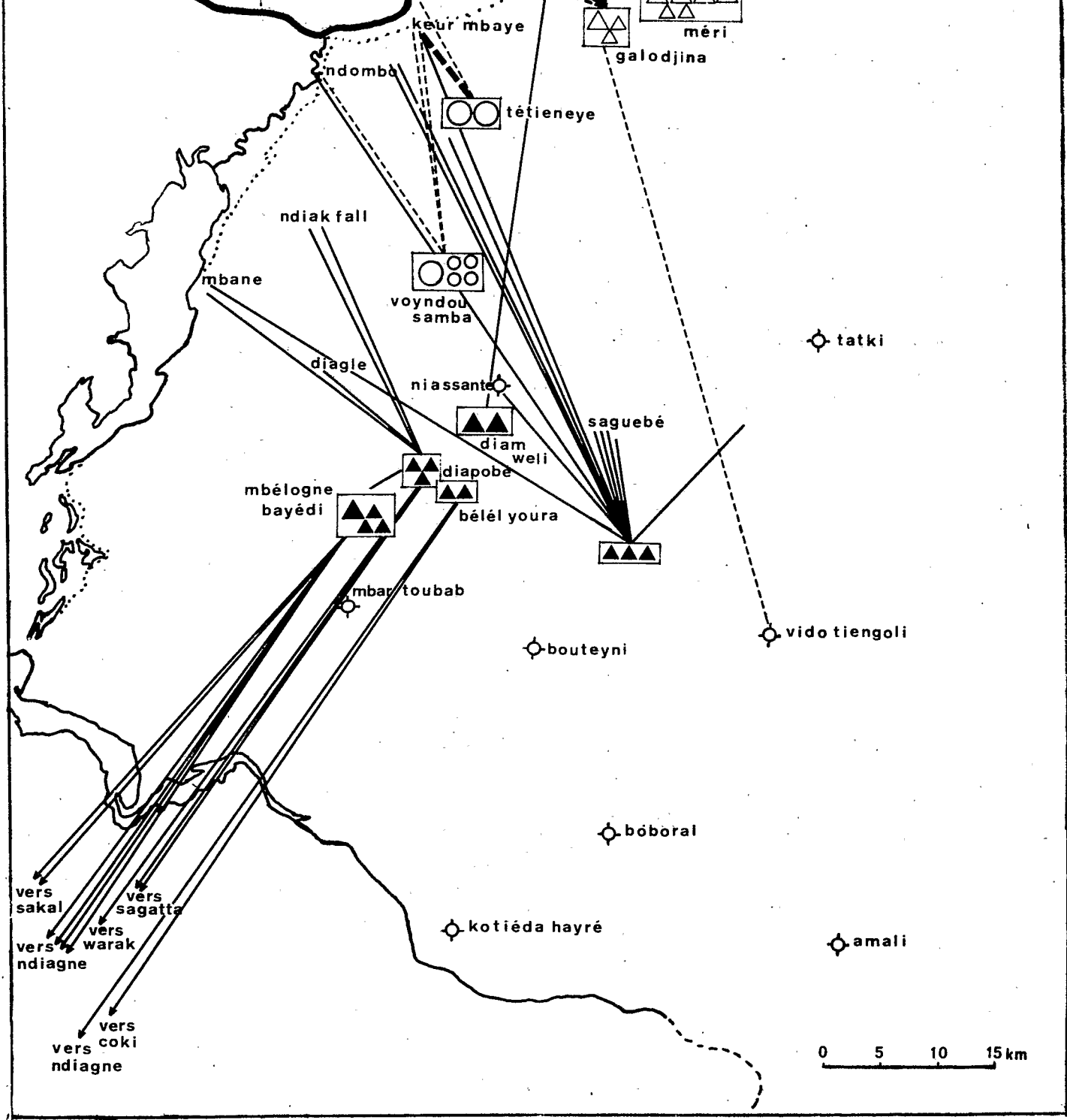
Tableau V.— Modes et destinations de la transhumance chez les Peul.

Les facteurs physiques, vu la contrainte extrême qu'ils exercèrent, semblent avoir eu plus d'influence. Selon la région où avait été emmené le troupeau, les effectifs possédés en 1975 variaient sensiblement ; les troupeaux bovins partis dans le Saloum (40 %) constituent en 1975 55 % du cheptel bovin, ceux partis dans le Dyolof (37 %), 38 % seulement. Sur 27 gallé de notre échantillon qui possèdent en 1975 plus de 20 têtes de bovins, 19 avaient transhumé dans le Saloum.

22. Les effectifs de 1973 sont-ils proportionnels à ceux de 1973 ? La mortalité est dans ce cas un phénomène aléatoire, et un gros troupeau, plus dur à entretenir, n'a pas conservé forcément après la sécheresse un effectif supérieur. Seul le mode de conduite peut avoir une influence sur la mortalité.

Fig. 5.— Mobilité de neuf campements en 1974-75.

		pas de transhumance		transhumance de saison sèche
PEUL	rimbe	△	△	1 galle -----
		1galle	5	
WALO	mat-loubé	○	○	5 - - - - -
		1galle	5	
PEUL DIERI	rimbe	▲	▲	1 galle -----
		1galle	5	



Les troupeaux qui partirent tôt, dès la saison sèche 1971-72, sans attendre le complet épuisement des pâturages, ont conservé des effectifs maxima (19 bovins/gallé), bien qu'ils aient été dirigés indifféremment vers le Saloum, le Dyolof, le Cayor ou le Ferlo.

En bref, les Peul, qui en 1975 possédaient le plus de bovins, sont ceux qui sont partis avec leurs troupeaux dès le début de l'hivernage 72 au plus tard, et qui ont poussé le plus loin vers le sud.

C'est du niveau de succès, ou d'échec, des groupes peul à conserver leur cheptel bovin que dépend le réaménagement de leur mobilité.

2. L'évolution du pastoralisme : retour et remobilisation. Les Peul retournés dans le Galodjina retrouvèrent leurs campements et leurs anciens circuits de transhumance. Cependant, l'expérience vécue au cours de la sécheresse décida certains gallé à apporter des modifications dans la conduite de leur élevage, et par conséquent, dans leur degré de mobilité (fig. 5).

	PEUL WALO		PEUL DIERI		ENSEMBLE		
	Gallé	Nombre de bovins/gallé	Gallé	Nombre de bovins/gallé	Gallé	Nombre de bovins/gallé	Pourcentage
Pas de changement.	63	9,3	33	12,7	96	10,5	65,0
Remobilisation	11	4,0	12	8,2	23	6,2	15,5
Changement de transhumance	10	8,7	10	22,2	20	15,4	13,5
Fixation.	6	10,0	3	9,0	9	12,3	6,0
..... TOTAL	90	8,6	58	13,6	148	10,6	100,0

Tableau VI.— Evolution de la transhumance chez les Peul.

Chez les Peul diéri, les Bissinabé sont partis lors de la saison sèche 1973-74, vers le Diambour, le Dyolof, ou comme les Pampinabé, Badjinkobé, se sont rapprochés du fleuve ou du lac de Guiers. Ces remobilisations semblent être le fait des gallé qui ont subi les pertes les plus importantes. Les gallé qui transhumaient dès avant la sécheresse ont infléchi leurs mouvements en 1973 vers les mêmes lieux. Les raisons sous-jacentes à ces modifications sont : la recherche de bons pâturages de saison sèche dans le walo ou le sud de la région plus arrosés, le désir de se rapprocher des marchés de la vallée, ou des gros villages du pays wolof. Dans la plupart des cas, ces changements se traduisent par un allongement des parcours.

Les cas de fixation concernent des jeunes chefs de gallé qui ont perdu leur troupeau et qui se rapprochent de parents ; d'autres, bien qu'ils aient gardé en 1975 un troupeau bovin relativement important déclarent se fixer parce que leur cheptel a diminué à un point tel qu'il ne nécessite plus les déplacements effectués autrefois.

Chez les Peul walo, on observe de moins grands changements. La raison principale est à rechercher dans la contrainte exercée par l'exploitation des terres de walo, notamment chez les Matioubé. Les courtes remobilisations sont motivées, soit par le souci de mettre en culture de nouvelles terres de walo : les gallé fixés autrefois au bord du fleuve ou dans le diéri se déplacent en saison sèche vers le walo sénégalais ou mauritanien ; soit par celui de fournir aux bovins les meilleurs pâturages : les campements se transportent en hivernage dans le diéri, ou bien les troupeaux seuls sont emmenés en saison sèche dans le sud de la région.

Pour les Peul transhumant habituellement avant la sécheresse, on observe un raccourcissement des parcours par transfert du campement d'hivernage du diéri, sur le bord de la vallée. D'autres gallé ont abandonné tout déplacement et se sont fixés dans leurs anciens campements de saison sèche près du walo ; ces gallé se sont généralement mis à la culture de décrue pour la première fois.

Toutes ces modifications dans la mobilité survenues depuis 1975 ne se sont pas faites au hasard et sont subordonnées soit à la connaissance de certains lieux reconnus lors de la grande transhumance de 1972, ou à la faveur d'une transhumance ancienne, soit au réseau des relations familiales des membres du gallé.

Les perturbations apportées dans l'organisation spatiale des groupes peul du Galodjina par la dernière sécheresse sont donc limitées. Ces groupes peul ont néanmoins des comportements différents. Les Peul diéri ont été incités, par les pertes subies par le cheptel, moteur principal de leur économie, à lui accorder une plus grande attention afin d'assurer une reconstitution rapide, attitude se traduisant pour certains gallé par une remise en cause de leur ancienne fixité. Les Peul walo, misant à la fois sur l'élevage et l'agriculture, ont préféré mettre l'accent sur les cultures, leur situation à proximité du walo leur donnant les moyens de mener un élevage à mobilité réduite, d'autant que la charge pastorale est plus légère.

Les deux attitudes se rejoignent dans le même souci de préserver au maximum le cheptel et de faciliter dans la mesure du possible, sa reconstitution.

3. La rapide reconstitution du cheptel en 1975. En 1975, les familles sans aucun bétail sont rarissimes ; aussi rares celles ne possédant qu'un seul type d'animaux, à l'exception toutefois des familles les plus pauvres ne possédant que des chèvres. En fait, les Peul ont conservé un bétail très diversifié, 90 % des familles possédant des chèvres et 64 % des moutons. Une proportion notable (30 %) cependant de familles, principalement chez les Matioubé, ne possède que du petit bétail.

Les troupeaux bovins, deux ans après la sécheresse, n'ont pas une taille très importante : 10,6 bovins par gallé, soit 1,3 bovin per capita. En ne tenant compte que des familles ayant encore des bovins, les effectifs montent à 15,1 bovins, soit 1,8 bovin per capita, ce qui reste encore très faible.

La répartition du capital bovin est extrêmement inégale, surtout chez les Peul walo où le tiers des familles est sans bovins (fig. 6).

Pour l'ensemble, 48 % des bovins sont regroupés dans des troupeaux de 1 à 25 têtes, détenus par 50 % des hommes, et 52 % des bovins, dans des unités de plus de 25 têtes possédées par 20 % des hommes seulement.

	Bovins, ovins et caprins	Bovins et ovins	Bovins et caprins	Ovins et caprins	Bovins	Ovins	Caprins	Néant	Total gallé
<i>PEUL DIERI</i>									
Rimbé.....	33	4	9	3	—	—	6	—	55
Matioubé.....	1	—	—	—	—	1	—	1	3
<i>PEUL WALO</i>									
Rimbé.....	25	3	18	6	1	—	7	—	60
Matioubé.....	7	1	3	12	—	2	5	—	30
ENSEMBLE }	66	8	30	21	1	3	18	1	148
	42	5,4	20,3	14,9	0,7	2	12,9	0,7	100

Tableau VII.— Composition des troupeaux chez les Peul en 1975.

Cette répartition inégale n'est pas atténuée par la circulation des bovins au titre de prêt. Paradoxalement, les prêts de bovins entre gallé restent aussi rares qu'avant la sécheresse et participent peu à la reconstitution.

Très mal réparti au niveau des gallé, le troupeau bovin en 1975 se caractérise par une structure très perturbée. L'étranglement au niveau des classes d'âge 2-3 ans de la pyramide des âges fait apparaître très nettement les pertes dues à la sécheresse. Le sex-ratio est nettement en faveur des femelles : 77 % contre 23 %²³. La faiblesse des effectifs mâles est due en plus de la sécheresse, à une exploitation intensive ; très rares sont les mâles de plus de 8 ans. La structure d'âge des femelles traduit plus les effets de la sécheresse ; les classes jeunes (3-5 ans) accusent un net déficit, ainsi que les classes vieilles (8 ans et plus) ; elles ont subi avec plus de difficulté la période de sécheresse. Seul, un noyau de femelles adultes de 4 à 8 ans (40 % du troupeau) constitue actuellement l'élément vital des troupeaux bovins (fig. 7).

Le décrochement de la pyramide au niveau de la classe d'âge 4-5 ans est difficilement explicable ; la saison sèche 1969-70 fut bonne malgré l'existence de nombreux feux de brousse, peut-être faut-il y voir une baisse de fécondité des femelles ayant conçu pendant la sécheresse de 1968-69.

La proportion des jeunes de moins de 3 ans est particulièrement forte : 44 %, dont 20 % de mâles, très tôt exploités. Le taux de naissance est élevé : 74,3 %. Par contre, depuis 1973, le taux de mortalité a été très faible ; entre 1974 et 1975, il s'établit à 4 %, taux très inférieur à ce qu'il était avant la sécheresse (autour de 18 %). Les bêtes les plus fragiles ont été éliminées, en faveur des plus robustes.

23. En 1971-72, dans le Ferlo, 72 % de femelles contre 23 % de mâles. Cf. « Valorisation du cheptel bovin. Zone sylvo-pastorale de la république du Sénégal ». Mars 1974, IEMVT, LNERV, 126 p. En 1975, dans la région du fleuve, 73 % de femelles contre 27 % de mâles. Cf. « Etude socio-économique dans le delta et la basse vallée du fleuve Sénégal ». 1976, Paris, SEDES, 2 t.

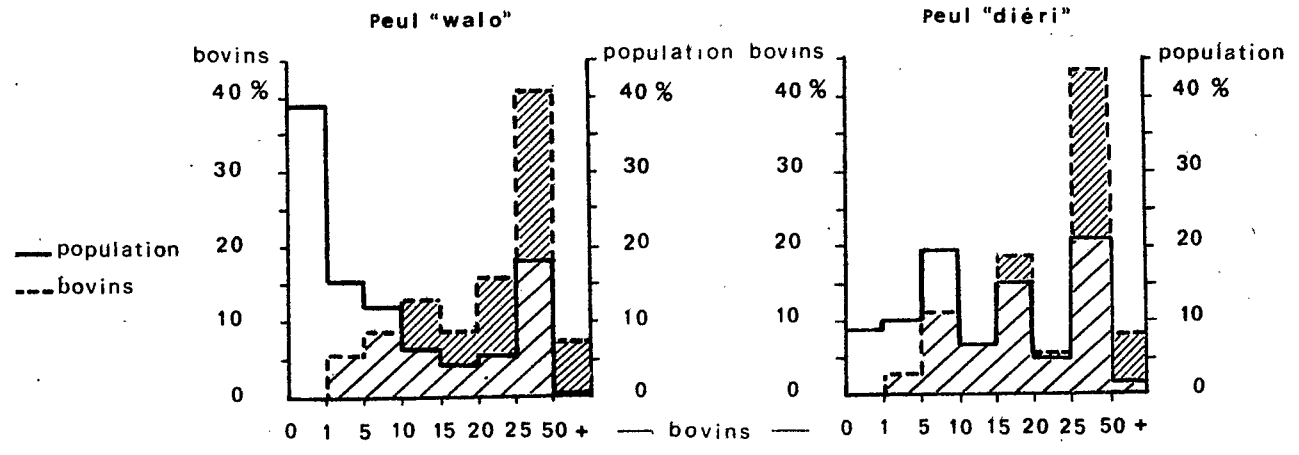


Fig. 6. — Répartition du capital bovin chez les Peul «walo» et «diéri».

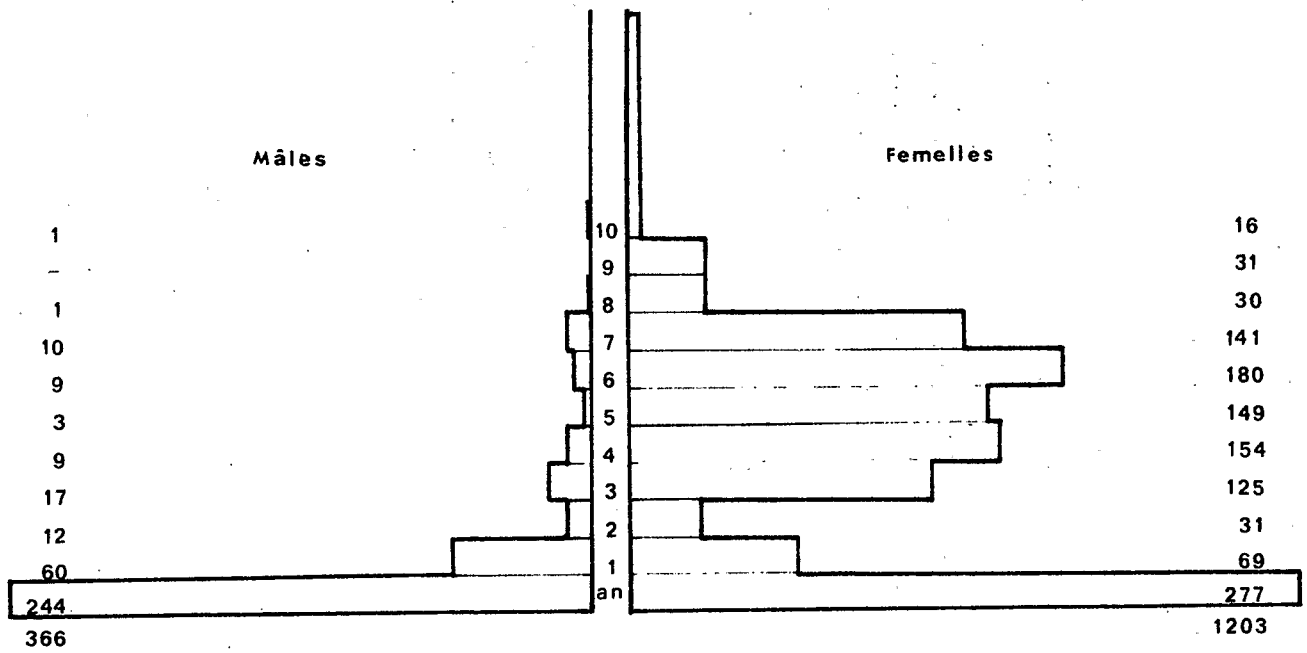


Fig. 7. — Structure du troupeau bovin en 1975.

Aussi en 1975, le croît brut²⁴ du troupeau bovin dans le Galodjina a-t-il été très fort : 37 %. Mais il ne s'agit là que d'un croît théorique qui ne tient pas compte de l'effectif des reproductrices. Si l'on considère le taux de remplacement des femelles reproductrices²⁵, on remarque que 22 nouvelles femelles sur 100 reproductrices adultes doivent entrer en reproduction pour maintenir le troupeau actuel stationnaire ; or en tenant compte de la mortalité des femelles, 100 femelles ont produit en 1974-75 32 génisses entrant en reproduction, soit un excédent de 10 (génisses) pour 100 (reproductrices), représentant le croît réel du troupeau.

Entre 1974 et 1975, le troupeau bovin a donc fortement progressé ; cette évolution est à mettre sur le compte de l'amélioration progressive des conditions climatiques, mais aussi sur le soin particulier avec lequel les éleveurs entretiennent désormais leur bétail : amélioration du mode de pacage, vaccination plus suivie, fourniture aux animaux d'herbes cueillies dans le walo. Si la faible mortalité, ainsi que le taux actuel d'exploitation se maintiennent, et avant tout, si les futurs hivernages sont bons, le troupeau bovin pourra se reconstituer en cinq ou six ans.

Le cheptel ovin et caprin possède en 1975 des effectifs largement supérieurs au cheptel bovin. Le petit bétail conserve une forte fécondité, les femelles pouvant donner deux produits par an, surtout chez les chèvres. La mortalité due en grande partie aux parasitoses (*gomsé*) pendant l'hivernage, quoique assez élevé, ne représente pas un frein à l'augmentation rapide des troupeaux.

	PEUL WALO				PEUL DIERI				ENSEMBLE			
	OV	CA	OV/ gallé	CA/ gallé	OV	CA	OV/ gallé	CA/ gallé	OV	CA	OV/ gallé	CA/ gallé
Rimbé.....	1 020	1 682	17,0	28,0	1 304	1 619	23,7	29,4	2 324	3 301	18,6	26,4
Matioubé.....	617	851	20,5	28,3	29	33	9,6	11,0	646	884	19,6	26,8
..... TOTAL	1 637	2 533	18,2	28,1	1 333	1 652	23,0	28,5	2 970	4 185	20,0	28,3

Tableau VIII.— Effectifs des troupeaux ovins et caprins chez les Peul.

Le tableau ci-dessus fait apparaître peu de différence entre les principaux groupes peul, si ce n'est une plus grande richesse en ovins pour les Peul diéri ; ces derniers ont plus de bovins, et chez les Peul le troupeau ovin croît souvent avec le nombre des bovins, les ovins semblant liés à la richesse du gallé. La vente ou l'échange du petit bétail permet aux Peul de racheter des bovins aux Wolof, qui, depuis la sécheresse, sont moins enclins à investir dans le cheptel bovin.

Le cheptel peul dans le Galodjina est donc de petite taille : 1,3 bovin, 2,4 ovins et 3,4 caprins per capita (soit 1,8 UBT, ou 1,2 SSU per capita) ; ces effectifs seraient insuffisants si les Peul du Galodjina ne s'appuyaient pas sur une culture leur permettant de limiter, dans la mesure où les conditions le leur permettent, l'exploitation de leurs troupeaux, et si la valeur marchande de ces troupeaux ne s'était accrue dans des proportions considérables.

24. Croît brut = $\frac{\text{naissances} + \text{achats} + \text{morts}}{\text{effectif théorique initial}}$

25. C'est-à-dire le nombre de femelles entrant en reproduction nécessaire au maintien des effectifs des femelles reproductrices ; croît exprimé par le nombre de femelles d'âge 4-5 ans rapporté à l'ensemble des femelles reproductrices.

4. **La commercialisation forcée du troupeau.** La commercialisation du troupeau peut dépendre de la nécessité et des conditions du marché. Le déstockage des animaux en 1973 avait provoqué une chute verticale des prix du bétail qui avaient atteint leur minima à Dagana en juin 1973. Les prix ont depuis amorcé une hausse très soutenue. Un taurillon de 4 ans vendu 6 700 F CFA en janvier 73, valait 20 000 F CFA en mai 74 et 30 000 en mai 75. Les prix des bovins ont presque triplé dans l'ensemble. Les abattages contrôlés à Dagana traduisent la raréfaction subite des bovins sur le marché.

	Bovins	Ovins	Caprins
1973.....	1 498	130	393
1974.....	423	159	1 531

Tableau IX.— Abattages contrôlés à Dagana en 1973 et 1974.

Dans le même temps, les produits de l'élevage ont accusé également une hausse rapide. Le lait se vendait lors de la saison sèche 1975, 80 F CFA le litre, au lieu de 60 l'année précédente. Le beurre passait à 500 F CFA le litre, au lieu de 350 un an auparavant. Mais l'échange traditionnel lait-mil se faisait toujours sur la base d'une calebasse de lait pour une calebasse de mil, lors de la saison sèche 75 à Dagana, et de deux calebasses de lait contre une de mil dans le village wolof de Gae.

Le prix du mil a subi quelques fluctuations dues à la pénurie ; d'autre part, celui des produits alimentaires importés a augmenté très sensiblement. Le pouvoir d'achat du Peul, ou plus exactement de son troupeau, a évolué également.

Avec les nouveaux cours pratiqués, ce pouvoir d'achat se situe à un niveau plus élevé qu'avant la sécheresse. En 1975, la vente d'un bovin permettait de faire vivre un gallé (8 personnes en moyenne) pendant plus de huit mois, c'est-à-dire pendant toute la saison sèche.

Année	Prix du kilo de mil* (F CFA)	Prix moyen d'un bovin** (F CFA)	Equivalent m i l (kg)	Lieux de vente
1966...	20	11 500	575	ONCAD Dagana
1972...	50	8 200	164	Marché Dagana
1974...	17,5	24 000	1 370	Marché Dagana
1975...	25	26 000	1 040	Marché Dagana

Tableau X.— Evolution comparée des prix du mil et des bovins à Dagana.

* Prix du mil en mai à Dagana

** Il s'agit d'un bovin, mâle ou femelle, d'un prix moyen en saison sèche, période où le Peul achète le mil.

les Peul walo : 13 % contre 11 %. Les catégories d'animaux varie également suivant les groupes.

Cette situation favorable a pour conséquence de limiter la commercialisation et de renforcer la pénurie sur les marchés. Lors de l'année 1974-1975, les ventes peul ont représenté 12,2 % des effectifs bovins, 26,2 %²⁶ des ovins et 23,5 % des caprins. Ces proportions commercialisées sont très fortes aussi bien pour le gros bétail, vu ses effectifs restreints, que pour le petit bétail sur lequel porte toute l'autoconsommation familiale. Les Peul diéri ont tendance à commercialiser leurs bovins de façon plus intensive que

26. Taux sous-estimés, car il nous a été difficile de reconstituer les effectifs initiaux théoriques.

	PEUL WALO	PEUL DIÉRI	ENSEMBLE	
Jeunes de 1 an.	2	11	13	8
Taurillons. . . .	4	11	15	10
Génisses.	—	6	6	4
Taureaux.	20	14	34	23
Bœufs.	19	14	33	22
Vaches.	33	16	49	33
. . . . TOTAL	78	72	150	100

Tableau XI.— Répartition par catégories des bovins vendus par les Peul.

diéri aient conservé un troupeau beaucoup plus équilibré après la sécheresse, avec une proportion d'adultes moins importante que dans les troupeaux des Peul walo. Cependant, dans un cas comme dans l'autre, la commercialisation des bovins répond au souci de porter le moins possible atteinte à la capacité de reproduction du troupeau ; 78 % des animaux vendus sont des adultes, principalement des mâles (45 %), la moitié des femelles ont plus de 9 ans. La vente des jeunes de moins de un an peut correspondre à un besoin d'argent immédiat.

La vente des bovins ne représente en moyenne qu'une tête par famille ; c'est en fait sur le petit bétail que porte l'essentiel de la commercialisation. Dans l'ensemble, chaque gallé a vendu 7 ovins et 9 caprins. Pour le petit bétail, l'importance de la vente suit celle des effectifs ; les Peul diéri ont vendu 28,3 % de leurs ovins contre 24,4 % pour les Peul walo. Pour les caprins, le taux de commercialisation s'établit autour de 24 % pour les deux groupes. Les bêtes vendues sont d'abord les jeunes et les mâles. Entre les Peul walo et les Peul diéri, ce sont ces derniers qui ont vendu le plus d'animaux au cours de l'année 1974-75.

En 1975, le taux de commercialisation du gros bétail s'établissait à un niveau légèrement supérieur²⁷ à celui d'avant la sécheresse : 10 % environ. Cette ponction, assez forte, opérée par le Peul sur son troupeau a été permise par un accroissement rapide (croît net : 25 %) de ce dernier ; elle traduit l'obligation dans laquelle s'est trouvée le Peul de commercialiser malgré tout, d'une façon beaucoup plus intensive que l'on ne serait tenté de le croire à priori. Si l'on met à part l'augmentation des prix des produits alimentaires importés entre 1972 et 1975, la cause de cet effort consenti et obligé, réside surtout dans les aléas des cultures de diéri comme de walo, auxquelles les Peuls s'étaient adonnés dès l'hivernage 73, avec d'autant plus d'ardeur que leurs troupeaux avaient été décimés.

5. Le faible rapport des cultures, et les activités d'appoint. Depuis 1973, si les hivernages ont reçu des pluies de plus en plus importantes, la répartition de celles-ci laisse à désirer ; les récoltes de diéri ont été mauvaises en 1973 comme en 1974. Les interruptions dans la chute des pluies ont été aggra-

27. Ou identique, si l'on tient compte d'une sous-estimation toujours possible, des effectifs recensés.

Les Peul walo commercialisent principalement les adultes, parmi lesquels, les mâles, taureaux et bœufs, représentent la moitié des ventes de l'année ; il s'agit d'animaux âgés : 7 à 10 ans pour les mâles, 9 à 15 ans pour les femelles, c'est-à-dire des femelles en fin de carrière génitale.

Les Peul diéri exploitent beaucoup plus les jeunes, en particulier les mâles ; pour les adultes, les mâles vendus ont entre 6 et 10 ans également, alors que les femelles sont vendues à tous les âges.

Cette différence de comportement peut être expliquée par une différence de composition des troupeaux en 1973-74. Il semble que les Peul

vées par l'apparition de sauterelles et d'insectes qui ont ravagé les récoltes. En 1975, les conditions climatiques se sont améliorées, mais les récoltes ont été une fois de plus attaquées, cette fois-ci par les oiseaux et les rats...

Côté walo, la situation fut un peu meilleure bien que les récoltes là également ne purent être soustraites aux déprédateurs. Les crues ont été meilleures tout en restant au-dessous de la moyenne. Cette amélioration des conditions physiques a bénéficié aux cultivateurs peul, qui ont, toutefois, été confrontés à des difficultés particulières.

Les Peul, rarement propriétaires dans le walo, mais le plus souvent locataires de champs appartenant à des paysans wolof, se voient souvent attribuer des champs aux sols médiocres, nécessitant des hauteurs de crue assez fortes pour être profitablement inondés. Cela n'a pas été précisément le cas depuis 1973. D'autre part, l'accès des Peul aux terres de walo a été depuis 1972 rendu plus difficile. L'aménagement de la cuvette de Dagana en casier irrigué a obligé les Peul Soumanabé et Sovonabé, qui y cultivaient habituellement, à louer d'autres terres. La récolte de 1974 a été détruite totalement ou partiellement par les caterpillars et les indemnités n'ont pas toujours été versées aux cultivateurs, mais aux propriétaires. En outre, la location de terres n'a pas été chose facile en raison de la pression exercée au même moment par les paysans sur le walo. Les Peul Matioubé Sovonabé se sont vus reprendre, comme à Tetieneye, les champs qu'ils louaient, par leurs propriétaires wolof. Depuis 1973, les Peul du Galodjina ont été victimes de leur faible emprise foncière sur le walo, ce qui s'est traduit pour certains, par de forts déficits vivriers soit qu'ils n'aient pas trouvé de champs, ou trop tard, ou que les champs loués soient situés à la périphérie des cuvettes, c'est-à-dire dans des terres de moins bonne qualité.

Aussi, a-t-il fallu vendre du bétail ou avoir recours à des ressources complémentaires. La cueillette de la gomme largement pratiquée, n'a pas retrouvé son niveau de production d'avant la sécheresse, et n'a guère rapporté. En plus des autres activités traditionnelles : gardien de bétail chez les Wolof, *mbilédio*²⁸, travail sur les champs (chez les Matioubé), certains Peul se sont orientés vers des activités occasionnelles : coupe de la canne à sucre à Richard Toll dans le casier de la Compagnie Sucrière Sénégalaise, emploi de manœuvres dans la cuvette de Dagana, plantation d'arbres autour du forage de Niassante... La migration de jeunes hommes vers les villes : Dakar, Thies, Nouakchott, ne représente pas un mouvement très fort : 8 cas sur 148 familles²⁹. Se rattachant plus aux emplois traditionnels, le commerce, plus particulièrement celui du bétail, a attiré certains Peul. Sur 21 *téfenké* recensés en 1975, au cours de l'enquête, 11 n'exerçaient cette profession que depuis 1973. Mais il ne s'agit là que d'un petit commerce temporaire suscité par la hausse rapide des prix ; les uns réalisent de bonnes affaires, les autres ne réussissent qu'à s'endetter.

Tous ces petits métiers représentent cependant un apport d'argent frais non négligeable dans les budgets, d'autant que 54 % des familles peul enquêtées possédaient des dettes en 1975. Ces dettes ont été contractées auprès de boutiquiers à Dagana, ou dans les villages wolof, mais aussi auprès des *dioulas*³⁰ dont certains ont fait de fructueuses opérations lors de la sécheresse. Il n'y a pas de dioula qui n'ait prêté quelque argent, « sans intérêt », disent-ils... Le niveau d'endettement varie suivant les groupes, mais n'est jamais très élevé : 6 500 F CFA par famille pour les Matioubé, 3 500 pour les Peul walo, et 4 300 pour les Peul diéri, soit le prix d'une ou deux têtes de petit bétail.

28. C'est-à-dire charlatan, vendeur d'amulettes.

29. Nous n'excluons pas la possibilité de sous-estimation, bien que les migrants aient été relevés systématiquement au niveau de chaque gallé.

30. *Dioulas*, c'est-à-dire marchands de bestiaux.

Cultures, petits métiers, pratiqués avec plus ou moins de succès, traduisent le souci des Peul d'épargner le plus possible leurs troupeaux en diversifiant leurs ressources. Le principal problème des Peul en 1974-75 a été de conserver l'équilibre entre une exploitation tolérable du cheptel, et les ressources extra-pastorales, agricoles ou autres. Cet équilibre reste très fragile, à la merci d'une nouvelle dégradation des conditions physiques. Les Peul en sont les premiers conscients, aussi, examinent-ils avec intérêt les nouvelles solutions proposées par le gouvernement pour pallier « radicalement » les périodes de sécheresse.

6. Les aménagements dans le walo et dans le diéri : vers une exploitation stabilisée des ressources agro-pastorales. La dernière sécheresse a donné un véritable « coup de fouet » aux différents projets d'aménagements envisagés, tant en milieu agricole que pastoral, aménagements visant tous à diminuer, voire supprimer, les aléas de production provoqués par les irrégularités climatiques. La finalité est noble et les moyens pour y arriver discutables. La sécheresse de 1972 a été le révélateur de toutes les faiblesses inhérentes aux systèmes agro-pastoraux peu évolués de la région. Cette épreuve a en définitive facilité la tâche des Pouvoirs publics dans leur désir de bouleverser les moyens de production traditionnels ; tout en regrettant la dernière catastrophe, ils se félicitent de ce que les Peul soient désormais plus « conscients » du peu de viabilité de leur élevage, et par conséquent, plus « motivés » pour participer aux projets de développement proposés.

Les Peul, de par leur économie mixte, sont intéressés aussi bien par les projets agricoles que pastoraux.

Dans le Galodjina, différents projets agricoles sont en cours de réalisation. Le principal concerne l'aménagement de la cuvette de Dagana en un vaste périmètre irrigué de plus de 3 000 ha. Environ 70 familles peul, Sovonabé et Soumanabé, cultivant habituellement dans la cuvette, sont concernées. Commencés en 1973, les travaux doivent s'achever en 1976. Après quelques difficultés dans le recensement dues aux transhumances de 1972-73, les Peul ont été appelés en 1976 à cultiver dans la cuvette, après que les parcelles aient été distribuées aux paysans wolof. Six groupements de producteurs peul ont été constitués à Meri et Loubol Bokhol. Ces groupements ne cultivent que la tomate, culture commerciale de haut rendement. L'expérience est nouvelle pour les Peul et les candidatures se font attendre. Au début de 1976, les réactions étaient tièdes, d'autant que les récoltes effectuées n'avaient pas encore été payées aux producteurs ; ceux-ci devaient vendre leurs bovins pour vivre en attendant.

Les autres aménagements sont d'un genre différent ; de superficie restreinte, ils n'intéressent que la rive orientale du lac de Guiers et les villages wolof qui s'y échelonnent. Il s'agit de rizières faisant appel à une petite hydraulique et à un matériel élémentaire. Jusqu'ici, seules quelques familles de Peul Ourourbé cultivent dans les rizières de Ntiago et Tiagar.

Les projets pastoraux en sont au stade des études et de l'expérimentation. La réalisation de ces projets passe par la réactivation des coopératives d'éleveurs au sein desquelles seront recrutés les éleveurs désireux de participer aux projets. En 1974, il y avait 4 coopératives dans la région, toutes agréées en 1966, mais dont le fonctionnement effectif est récent.

Le seul projet, au stade de l'expérimentation, est un vaste programme d'élevage « intégré » devant couvrir l'arrondissement de Mbane ainsi que le département de Podor, et s'étendant sur une superficie de 61 000 km². Il s'agit, en améliorant la fourniture en eau, en organisant les parcours, en distribuant des aliments en saison sèche, de transformer le diéri en pays naisseur devant fournir de jeunes animaux aux périmètres hydro-agricoles de la vallée pour la culture attelée, ainsi

que pour une embouche bovine intensive utilisant des cultures fourragères et les sous-produits des céréales. Pour l'instant, le projet est expérimenté autour de trois forages du Ferlo et ne concerne que quelques familles d'éleveurs. Ce projet conduit à un contrôle quasi total de l'activité pastorale par un encadrement rapproché intervenant à tous les niveaux :

- contrôle de la conduite des troupeaux par l'organisation des parcours en diminuant au maximum l'ampleur des déplacements, avec une sédentarisation jugée nécessaire à terme ;
- contrôle de la production animale, les troupeaux bovins devant fournir des veaux avant tout ; les bœufs devront être éliminés ainsi que tous les animaux ne participant pas directement à la reproduction ;
- contrôle de la commercialisation par l'intermédiaire des coopératives ; les Peul « victimes » des téfenké et dioulas ne pourront vendre que où et quand on leur dira.

La prise en charge par les Peul (qui peuvent payer depuis le relèvement des prix du bétail) des prestations fournies : vaccinations, aliments de complémentation..., est également envisagée. L'endettement ne pourrait toutefois dépasser 80 % de la valeur du produit commercialisable des troupeaux, ce qui est énorme par rapport aux quelques milliers de francs de dettes des Peul, deux ans après la sécheresse... Les économies faites seront à proscrire ; l'éleveur devra tout attendre de l'extérieur, c'est-à-dire des services d'encadrement et des coopératives.

Plusieurs points restent obscurs cependant. D'abord, à quels Peul s'adresse ce projet ? Pour participer, l'éleveur doit être « représentatif », c'est-à-dire posséder suffisamment de bétail ; que deviendront ceux qui n'en ont pas « assez » ? Quel va être exactement le rôle du Peul auquel on réapprendra à conduire son troupeau ? Que deviendra le petit bétail sur lequel les Peul vivent actuellement ? Comment sera exploitée la production laitière, alors que les fermes laitières ne sont prévues que dans la vallée ? Que deviendront les cultures de diéri et de walo ? Il n'y a pas d'un côté des Peul fixés au bord du fleuve cultivant le walo, et de l'autre, des nomades errant toute l'année dans le diéri. Enfin, pour un projet tendant à figer encore plus les mouvements pastoraux, comment s'effectuera le contrôle et la gestion précise du milieu, sans lesquels l'opération risque d'avorter ?

Bien que ce projet prenne en considération le facteur humain, il semble que le Peul passe ici après les critères de production ; sinon, les objectifs seraient moins radicaux. Le simple fonctionnement d'une coopérative d'éleveurs se heurte déjà à des problèmes complexes ; les Peul forment un groupe aux genres de vie différents, et socialement très divisé comme on peut s'en rendre compte au seul énoncé des diverses fractions, sous-fractions existant dans le Galodjina. Les coopératives sont toutes créées autour d'« éleveurs de pointe » dont on attend un effet d'entraînement dans une société divisée à l'extrême. Ces leaders sont presque toujours des chefs de fractions, des marabouts, c'est-à-dire des personnes nanties en cheptel, et dont le rôle social dépasse parfois le cadre de la région. Le Peul, volontiers méfiant et indépendant, peut reconnaître la fortune de ces gens, mais pas obligatoirement leur autorité.

Le danger du renforcement des hiérarchies traditionnelles ou extra-traditionnelles, est, comme dans le walo, tout aussi présent.

CONCLUSION

La dernière sécheresse a touché sans doute moins durement le Sénégal que les autres pays sahéliens ; deux ans après, les troupeaux commencent à se reconstituer et, malgré l'importance des pertes, le monde peul a finalement, assez bien passé l'épreuve. Plus que les autres régions, la partie sahélienne du Sénégal vit en circuit fermé ; enclavée, elle possède une économie traditionnelle n'ayant aucun débouché industriel, le bétail sortant de la zone servant uniquement à la consommation nationale, dont il n'assure d'ailleurs qu'une partie. La dépendance économique vis à vis de l'extérieur n'a donc pas contribué ici à aggraver les conséquences du phénomène climatique.

L'observateur se retrouve ainsi face aux Peul s'il veut tenter de juger le comportement du système d'exploitation peul lors de la dernière crise, et en déceler les points forts, comme les faiblesses.

Au nombre des premiers, on remarque d'abord la mobilité qui permet aux hommes de profiter de zones écologiques complémentaires, et de s'adapter à leur évolution respective. La mobilité s'accompagne d'une diversification générale des troupeaux permettant d'utiliser toutes les ressources du milieu, ainsi que de disposer d'une production animale plus régulière, malgré les saisons et les aléas climatiques. L'exploitation du bétail qui fournit l'essentiel des ressources familiales, est soulagée par un large éventail d'activités non pastorales : culture d'hivernage ou (et) de saison sèche, cueillette de la gomme, petit commerce..., aucun revenu si faible soit-il n'étant négligé. Les combinaisons entre les différents types de troupeaux, de cultures, les activités diverses, sont multiples et correspondent toutes à un type de mobilité. Lors de la dernière sécheresse, c'est la mobilité, l'aptitude à changer de solution, qui a sauvé les Peul in extrémis et qui leur a évité d'aller grossir le flot des migrants urbains. Avant et après la sécheresse, c'est encore le groupe peul qui envoie le moins de migrants vers les villes.

Mais les pertes encourues par le cheptel, les difficultés subsistantes, stigmatisent des faiblesses certaines. Ces faiblesses sont dues principalement à l'impossibilité du système d'évoluer sous l'effet d'éléments extérieurs venus perturber les mécanismes régulateurs et paralyser les systèmes de sécurité traditionnels.

Nous avons vu que les Peul du Galodjina se caractérisaient avant la sécheresse par une fixation importante, très nette chez les Peul diéri, le groupe le plus pastoral. Cette fixation constitua un facteur d'inertie, responsable des plus fortes pertes en bétail, ainsi que d'un retour massif au genre de vie ancien. La leçon reçue en 1972 n'a été recueillie que par une fraction minoritaire de Peul qui ont réadapté leur mobilité.

La fixation des campements peul a été en grande partie suscitée par une politique de l'eau qui apportait au milieu pastoral une fausse sécurité, renforcée par une période aux conditions climatiques favorables. L'augmentation consécutive des troupeaux, le laxisme fréquent dans leur conduite, le raccourcissement des parcours, entraînèrent un alourdissement de la charge des pâturages avec des effets irréversibles sur leur composition et leur production. Les remèdes traditionnels à la surcharge : épidémies, prélèvements de bétail par vol, redéploiement des groupes vers des espaces moins encombrés, ne peuvent plus fonctionner ; vaccinations, paix civile, frontières, ont rendu caducs ces recours. Dans le contexte actuel, le système pastoral extensif rencontre ses limites, qui sont des limites de charge pastorale d'abord.

L'autre conséquence de la fixation est une conséquence sociale. La fixation a provoqué un fractionnement intense des grandes tribus peul (comme celle des Wodabé pour le Galodjina), fractionnement nécessité par l'obligation de disperser le bétail. Les campements sont constitués par des groupements de familles restreintes, de membres de fractions différentes, entre lesquels les systèmes de sécurité traditionnels, comme les prêts d'animaux, ne fonctionnent que rarement. Certains Peul ont en outre perdu toute conscience de fraction. Les territoires pastoraux, encore discernables, sont très imbriqués³¹.

Cependant, il ne saurait être question de revenir en arrière, et de nouvelles solutions doivent être trouvées à l'alternance des bonnes et des mauvaises années. Sortir l'élevage du Ferlo, ou plutôt rendre cette activité plus profitable au pays, est un motif louable, plus, une nécessité nationale. Mais il nous semble que cette évolution se fera plus par étapes, que par une révolution hasardeuse pouvant, en cas d'échec, compromettre pour de longues années toute tentative ultérieure.

Plusieurs actions seraient à entreprendre à différents niveaux. Un premier type d'action concernerait l'amélioration du milieu : réensemencement des pâturages en espèces choisies, reboisement (la production de la strate herbacée est trois fois supérieure sous couvert), meilleure surveillance des feux de brousse et entretien d'un réseau de pare-feux minimum. L'aide sanitaire aux troupeaux serait également à accentuer. Pour cela, le service de l'Elevage devrait bénéficier de moyens financiers suffisants pour intensifier ses campagnes, et surtout, rendre son action plus rapide. La suppression de la taxe sur le bétail³² aurait sans doute pour effet de faciliter les contacts entre éleveurs et agents du service, effet qui viendrait largement compenser les sommes non perçues, dérisoires de toutes façons par rapport à ce qu'elles devraient être réellement, s'il n'y avait pas une énorme sous-déclaration. Un autre type d'action aurait pour but la remobilisation des troupeaux et des familles selon les circuits traditionnels, c'est-à-dire à l'intérieur des territoires pastoraux des fractions, et pas forcément autour des forages selon des schémas logiques en théorie, mais dont le fonctionnement nécessiterait une forte contrainte sur l'éleveur. Cette remobilisation passe par une utilisation modulée de l'eau : fermeture en hivernage des forages, aménagement des mares. Il s'agirait de rendre au territoire pastoral ses anciennes fonctions.

Ces quelques mesures mises en application à un moment où la charge pastorale est moindre, devraient contribuer à atténuer les conséquences des aléas climatiques graves. Mais ces mesures doivent s'accompagner en aval, d'une réorganisation des coopératives, en insistant sur leur rôle d'assurance économique, de stabilisation des marchés du bétail (assurer aux coopératives des prix réellement compétitifs), de moyens d'écoulement des produits laitiers...

La récente sécheresse a attiré subitement, au Sénégal, comme ailleurs, l'attention sur l'élevage. Face aux problèmes techniques toujours résolubles à priori, l'inconnu reste l'homme, et la tentation est grande de faire de l'élevage sans les Peul. Tout le monde se félicite de ce que, pour aller plus vite, plus sûrement, le Peul ait pris conscience de la fragilité de son élevage, mais nul ne connaît la profondeur de cette prise de conscience, ni si les conclusions qu'il en a tirées sont conformes à celles des experts.

CHRISTIAN SANTOIR

31. Il n'y a pas dans le Ferlo, comme plus au nord en Mauritanie, ni appropriation de l'eau, ni des pâturages ; l'accès à l'eau et à l'herbe est libre pour tous.

32. Effectivement suspendue entre 1973 et 1976.

TABLE DES FIGURES

1. Le Galodjina (peuplement)	25
2. Mobilité de neuf campements (1971-72).	30
3. Pluviométrie et crue à Dagana, de 1921 à 1975	34
4. Mobilité de neuf campements en 1972-73. Situation des troupeaux en saison sèche	39
5. Mobilité de neuf campements en 1974-75.	45
6. Répartition du capital bovin chez les Peul walo et diéri	49
7. Structure du troupeau bovin en 1975.	49

LISTE DES TABLEAUX

I. Ventes et abattages de bovins, ovins, caprins à Dagana de 1970 à 1972	37
II. Prix moyen d'un bovin à Dagana en 1972.	38
III. Modalités des transhumances chez les Peul	38
IV. Destination des mouvements de transhumance chez les Peul.	40
V. Modes et destinations de la transhumance chez les Peul	44
VI. Evolution de la transhumance chez les Peul.	46
VII. Composition des troupeaux chez les Peul en 1975	48
VIII. Effectifs des troupeaux ovins et caprins chez les Peul	50
IX. Abattages contrôlés à Dagana en 1973 et 1974	51
X. Evolution comparée des prix du mil et des bovins à Dagana	51
XI. Répartition par catégories des bovins vendus par les Peul	52

TABLE DES MATIERES

<i>Résumé en français et en anglais.</i>	19
I.— Le Galodjina : présentation régionale	21
<i>A. Les conditions physiques générales</i>	21
<i>B. Les hommes</i>	23
<i>C. Les infrastructures régionales : marchés, équipement</i>	24
II.— Avant la sécheresse : une période stable	24
<i>A. Les Peul et l'utilisation de l'espace</i>	27
<i>B. Les rythmes pastoraux</i>	29
<i>C. Le niveau de vie.</i>	32

III.— La sécheresse et ses conséquences	33
<i>A. Le phénomène climatique</i>	33
<i>B. Les effets immédiats</i>	35
<i>C. Les réactions humaines</i>	36
IV.— Deux ans après : essai de bilan	42
<i>A. Un capital écologique entamé</i>	42
<i>B. La situation fragile des pasteurs peul du Galodjina</i>	43
Conclusion	56